Chatillon, Octave Hardy de
La prise de Quebec par les anglais en 1759

A PRISE DE QUEBEC

PAR LES ANGLAIS EN 1759

me historique en 5 Actes et 7 Tableaux

D'APRÈS UN OUVRAGE DE HENRI CAUVAIN

PAR

. HARDY dit CHATILLON

NICOLET, P.Q.

Canada.

MONTRÉAL

O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS

256 et 258, rue Saint-Paul.

—

1901

LA PRISE DE QUÉBEC

par les Anglais en 1759

Drame historique en 5 Actes et 7 Tableaux

LA PRISE DE QUEBEC

PAR LES ANGLAIS EN 1759

Drame historique en 5 Actes et 7 Tableaux

D'APRÈS UN OUVRAGE DE HENRI CAUVAIN

PAR

O. HARDY dit CHATILLON

NICOLET, P.Q.

Canada.

MONTRÉAL

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS

256 et 258, rue Saint-Paul.

1901

PERSONNAGES.

WOLFE, général anglais. Jeune, pâle et svelte. Tenue de camp.
GARSLEY, colonel. Gros, figure rubiconde. " "
HANSON, major. Grand et mince, sévère. " "
WARE, lieutenant d'ordonnance. (Dégagé.) " "
JEAN D'ARRAMONDE, chevalier gascon. Déguisé, au premier acte, en paysan, puis garçon d'hôtel, et chirurgien au 2e acte.
GASTON DE SAINT-PREUX, baron et officier français. Tenue de camp.
DAVID HERTEL (Bras-de-fer). Costume complet de chasseur,
FRANK RENAUD, jeune paysan, agile et fort. Costume de courrier.
BIGOT, intendant. } Costume Louis XV, tunique avec frilles, etc.
VARIN, assistant de Bigot. }
GODARD, commis de Varin. (*Ad libitum*).

Même personnage. {
PÈRE JOSÉ, hôtelier. Vieux soldat, visage balafré-jambe de bois.
BAPTISTE, aubergiste. Au 3e acte seulement.
PÈRE ABRAHAM DERVIEUX, vieux fermier cana. dien. Au 5e acte.
}

Révérend PÈRE ANDRÉ, missionnaire. Jésuite ou capucin.
LÉVEILLÉ, sergent d'ordonnance de Gaston de Saint Preux. (5e acte). Tenue de camp.
OUINIPEG, chef abénaquis. Costume de guerre.
OUAMI, son jeune fils au 5e acte, et garçon d'école au 2e acte.
1er et 2e valet de Varin parlant et deux autres muets. (*Ad libitum.*)
1er et 2e garde, soldats anglais, et deux autres muets.
MONTCALM, général français, au 2e tableau du 5e acte.
Un Chirurgien pour le 2e tableau du 5e acte.

N. B.— Le même pourrait aussi jouer Godard et Léveillé.

TABLEAU SYNOPTIQUE.

1er ACTE.—Dans le camp des Anglais à St-Henri de l'Ange-Gardien, côte nord du St-Laurent —Chambre à coucher de l'hôtel du père José. — Jean d'Arramonde alias Nicholas.— Ward.

1er TABLEAU.—La salle à manger de l'auberge.—Réveillon et Conseil de guerre de Wolfe et son état-major.— Hanson vs Nicholas. — Sabres. — Canne. — Frank Renaud.

2e ACTE.— Le comptoir ou la salle de barre du père José.— Hanson et Jean alias Symes. — Retour de Frank. Récit de la bataille de Montmorency. — Wolfe, son état-major.

1er TABLEAU.—Sur la place publique.—Proclamation et chant à volonté.—Frank et Jean condamnés.—Jean retenu prisonnier.

2e TABLEAU.— La salle de l'hôtel du père José. — Wolfe et Jean.

3e TABLEAU.—Vue de la cour et du cellier de l'auberge qui sert de prison.—Pendant une nuit d'orage.— David vient sauver Jean.—Un audacieux projet.

4e TABLEAU.—Une chambre ou salon de l'hôtel du père José.— Jean accepte les propositions du général Wolfe.— Frank Renaud, dernier courrier au service du général Wolfe.

3e ACTE.—Le comptoir de l'hôtel de France à Québec — David vs Varin.— David prisonnier.— Frank et les valets de Varin.—Derniers avis de David à Frank.

4e ACTE.—Sur le vaisseau amiral.—Jean et Wolfe.—Débarquement des troupes anglaises.—Angoisse de Jean. — Romances à volonté. — Catastrophe.

5e ACTE.—Dans la cabane de Gaston de St-Preux, au camp de l'anse du Foulon.—Gaston et Léveillé.— Jean et Gaston.—Père André.—Visite de Bigot et Varin.— Père Dervieux —David délivré.—Frank et Léveillé.—Espoir et soupçon.—Triomphe des Anglais.

1er TABLEAU VIVANT.—La mort de James Wolfe.

2e TABLEAU.—Les derniers moments du marquis de Montcalm.

LA PRISE DE QUEBEC

DRAME EN 5 ACTES ET 7 TABLEAUX

1er ACTE

Camp des Anglais à Saint-Henri, sur la rive nord du Saint-Laurent.

Dans la chambre à coucher de l'auberge du père José. Fenêtre à droite, porte au fond, lit ou grabat, table et chaises, chiffonnier ou buffet, sur la table, bougie et long couteau. José est couché, à demi habillé, sur son grabat.

Ire SCÈNE.

JEAN D'ARRAMONDE (*déguisé en paysan, frappe à la fenêtre en appelant*).—Père José...! père José...! Ouvrez-moi donc...

JOSÉ.—L'auberge est fermée, vous reviendrez demain au matin; je n'ai ni vin ni eau-de-vie.

JEAN.—Père José,... écoutez-moi; un seul mot.

JOSÉ (*se levant à demi*).—Que voulez-vous?

JEAN.—Ne pouvez-vous me donner l'hospitalité pour la nuit?

JOSÉ.—Mon auberge est pleine d'Anglais, et ventrebleu! je ne puis vous recevoir.

JEAN (*riant*).—Comment, père, vous ne me reconnaissez donc pas?

José.—Eh! eh! la nuit est si noire qu'une chatte ne verrait pas ses p'tits... Venez demain, nous referons la connaissance... Bonsoir!... (*Il se recouche.*)

(*Jean avec une canne force la fenêtre, José court la retenir.*)

José.—Jour de Dieu!... voulez-vous bien, l'ami, oui ou non, me laisser dormir en paix?

Jean.—Non, non, mon brave José, je suis sûr que tu ne dormirais pas en paix si tu savais que, grâce à ton obstination, ton ami Jacques Borel passerait la nuit sur la place de l'église à la belle étoile.

José.—Comment! Jacques Borel? que ne le disais-tu tout de suite? Mille bombes! Chut! par exemple!.. ne fais pas de bruit, pour ne pas réveiller les chats en habit rouge... Je vais t'ouvrir... et tu coucheras dans ma chambre. Quoi... attends... minute... (*Il bat le briquet, et allume une bougie et ouvre la fenêtre.*)

2e SCÈNE.

JOSÉ ET JEAN ENTRANT.

José (*à demi-voix*).—Attention! te dis-je... cette salle basse (*montrant la porte de la barre...*) est remplie de soldats anglais... Entends-tu comme ils ronflent... les gueux?... Prends garde de parler trop fort. (*Tendant la main*).—Comment va la santé?

Jean.—Ma foi, assez bonne, Dieu merci!

José.—Ainsi, tu arrives donc de Mont... (*levant la bougie à la figure de Jean*). Grand Dieu! (*posant la bougie sur la table*), tu n'es pas Jacques Borel!... tu m'as trompé... hein?... qu'es-tu donc?... que

viens-tu faire ici?... Pourquoi as-tu pris le nom de mon ancien camarade?... Parle vite... ou sinon (*saisissant un long couteau sur la table*)...

JEAN (*jetant son manteau et son large feutre sur la table, prend une chaise, s'assied près de la table et y appuyant son coude*).—Le lieutenant Bourlamaque m'a dit que je pouvais compter sur vous, père José; il m'a dit qu'au temps où il commandait un bataillon du régiment de Carillon, il n'avait pas de meilleur soldat que vous et que si vos blessures ne vous avaient pas contraint à prendre cette auberge, vous seriez en ce moment aux premiers avant-postes, prêt à faire le coup de feu contre les Anglais.

JOSÉ.—Ah! ça, c'est vrai... mais...

JEAN.—Ecoutez-moi... Sachant que je devais arriver ici pendant la nuit, pour éviter les sentinelles anglaises, le colonel m'a conseillé de vous demander l'hospitalité et de prendre le nom de son soldat Jacques Borel, votre ancien camarade, afin que vous me fassiez entrer chez vous sans difficulté... Mais je vous ai trompé, je suis officier sous les ordres de monsieur de Montcalm, je me nomme Jean d'Arramonde et il n'y a de réel dans tout ceci que ma présence chez vous et le service que je viens vous demander.

JOSÉ (*ébahi*).—Un officier de Sa Majesté dans ce village, au milieu des Anglais! Ah! M. d'Arramonde!

JEAN.—Pouvons-nous parler librement ici au moins tout bas?

JOSÉ.—Vous pouvez parler ici sans craindre... les murs ont 2 pieds d'épaisseur et la porte est en chêne bardée de fer... On peut jurer à son aise contre les Anglais du matin au soir sans être entendu du de-

hors... Mais c'est ici que les chefs anglais viennent se consulter.

Jean.—Parfait!... (*José va chercher dans le buffet une bouteille de vin et un reste de pâté qu'il dépose sur la table*). Jean (*continuant*). Vous devinez ce que je viens faire ici, n'est-ce pas?

José.—Espionner, je gage!

Jean.—M. de Montcalm veut être renseigné sur les forces des Anglais... qui ont débarqué sur les côtes de l'Ange-Gardien... Vous avez entendu le bombardement de la ville, hier toute la journée.

José.—Ah! oui, quel horrible vacarme! Pendant toute la journée ça été un roulement de tonnerre continuel et à tout instant, cette nuit, je croyais entendre encore ce maudit canon... Dites-moi donc... cette pauvre ville de Québec doit être joliment endommagée?

Jean.—La basse-ville a beaucoup souffert... plus de 1200 maisons ont été détruites...

José.—Douze cents maisons! Ah bigre! quel désastre!

Jean.—Mais le reste tient bon... et aussi vrai que voici un excellent pâté, les Anglais n'entreront pas à Québec tant que M. de Montcalm et sa petite armée y tiendront garnison!...

José.—Ah! ah! de Montcalm!... quel homme!... quel soldat! Si l'on n'était pas boiteux et criblé de blessures comme une vieille écumoire, comme on aimerait aller là-bas avec les camarades tirer quelques cartouches en son honneur!

Jean (*après avoir bu, posant son verre sur la table*).
—Les Anglais n'auront jamais Québec de vive force..

entendez-vous bien, père José?... Mais notre général craint une ruse ou quelque trahison... Voyant que tous les efforts pour le faire sortir de ses retranchements sont inutiles, le général Wolfe peut avoir recours à quelque invention diabolique. Bref!... je ne viens pas seulement compter le nombre de soldats... je viens encore savoir quelles sont les intentions des officiers et quel est le plan de campagne du général Wolfe.

José (*se grattant l'oreille et regardant fixement Jean*).

Jean (*repoussant l'assiette et les verres*).—Dites-moi, père José, dans quel logis vont ordinairement le général Wolfe et son état-major...

José.—Le plus souvent, c'est mon auberge qui a l'honneur de leur présence... Eh! eh!... elle sert même de prison, par une espèce de cellier emmuraillé que vous avez dû voir en arrière de ma chambre et je ne vous souhaite pas d'y être enfermé...

Jean.—Ah! sans-dédi, ni moi non plus!...

(*On frappe à la porte*).

José (*à Jean*).—Cachez-vous là, ou ailleurs (*montrant le buffet et allant à la porte.—Who's there?...*

Thomas Ward (*en dehors*).—*An orderly* lieutenant Thomas Ward... Vouloir parler à vous...

José.—Un lieutenant d'ordonnance... C'est bon! *Come in!* (*Il ouvre.*)

3e SCÈNE

Ward, (*Père José, Jean caché*).

José (*à Ward entrant*).—Eh bien! qu'y a-t-il à votre service?

WARD.—C'est vous savoir préparer une *lunch* pour trois *superior officers*... Venir dans quinze minoutes...

JOSÉ.—Quoi, un *lunch?* Un réveillon, vous voulez dire?

WARD.—Yes! une réveillonne avec *brandy,* hein! vous savez, you smart garçon!...

JOSÉ.—Dans quinze minutes, écoutez, c'est un peu vite... C'est égal... l'on se dépêchera...

WARD.—*Very well, good bye!... (Il sort.)...*

JOSÉ (*refermant la porte*).—*Good bye!...*

4e SCÈNE

JOSÉ ET JEAN (*sortant de sa cachette*).

JEAN.—Mais vous parlez l'anglais comme un Bastonnais, père José...

JOSÉ.—Pardine! je ne suis pas allé à New-York pour rien...

JEAN.—Parlons d'affaires maintenant, père José. Je suis votre garçon, entendez-vous?... accoutumé à saisir la balle au bond... Vous m'engagez à votre service et vous m'appelez?...

JOSÉ.—Comment vous, un officier de Sa Majesté, vous voudriez?...

JEAN.—Eh, oui! sans-dédi! Vous allez voir si je m'entends à tenir une buvette, à présenter un plat, à verser à boire et le reste... Vous m'appelez donc?..

JOSÉ.—Eh bien, M. Nicolas à Pierre, fils de la veuve d'Ar...

Jean.—Non, non, Nicolas tout court.

José.—Quoi! sabredache! vous voudriez être mon serviteur?...

Jean.—Sans-dédi! mon vieux, il y a plusieurs manières de faire la guerre... or je viens de la faire la guerre avec les sauvages iroquois, et j'ai appris d'eux que lorsqu'on est le plus faible, il faut avoir recours à la ruse... N'est-ce pas ainsi que le grand roi Henri, ce profond politicien, ce génie si souple et si habile, a pu conquérir, à la tête d'une poignée d'hommes, son beau royaume de France?... J'entends bien la langue anglaise, et quand j'ai résolu de faire une chose, le diable ne m'en ferait pas démordre... Je saurai pourquoi le général Wolfe, depjuis quinze jours, reste inactif, se contentant de bombarder stupidement une ville sans défense; je saurai quels sont ses projets, comment il espère vaincre M. de Montcalm et entrer à Québec... Mais venons au fait... Avez-vous un accoutrement pour votre Nicolas?...

José.—Eh! certainement... attendez... minute ... (*allant à son buffet, pendant que Jean ôte son habit.*) Mon garçon est à peu près de votre âge et de votre taille.. (*Tirant un juste-au-corps, tablier et bonnet*)... Tenez... voici votre affaire... essayez cela...

Jean.—Eh bien, sans-dédi.. ça m'a l'air de faire, hé!

José.—Ah! mafrine! l'on vous prendrait pour un valet de l'intendant Bigot...

Jean.—Oh! par exemple non... sans-dédi.. je ne veux pas... j'aimerais mieux avoir l'air d'un marmiton de n'importe qui.

José.—Tout de même, je vous souhaite de réussir

dans votre projet... mais... ces démons d'Anglais se défient diantrement de nous et je doute fort qu'ils parlent en votre présence...

Jean.—Ah bah! je leur servirai si souvent à boire qu'il faudra bien que leurs langues se délient... Ah! si j'avais quelques bouteilles de Jurançon, je saurais vite le fond de leur pensée!... Le Jurançon!... voilà un vin qui a vite raison des boudeurs... Notre roi Henri, pour en avoir bu avant de goûter le lait de sa nourrice, a parlé deux mois plus tôt que les autres enfants de son âge...

José.—Je crois bien, mais à défaut de Jurançon, j'ai, pour les Anglais qui ne sont pas boudeurs, quelque chose de mieux...

Jean.—Vraiment?... de l'eau-de-vie... j'suppose?...

José.—Encore mieux que cela... du Hennessey.. c'est cette boisson-là que ces gens-là préfèrent... et tenez, je veux vous en faire goûter... (*Versant à boire et levant son verre... il chante...*)

A ta santé, Nicolas.
Tu boiras ou tu crèv'ras.
Je bois du, du, du,
Je bois du bout, bout,
Je bois du bout du bras,
Je bois du bras gauche;
C'est ça qui m'réchauffe.

Jean (*reprenant*).

C'est le grand-père Noé...

José (*continuant*).

Patriarche digne.
Jean. Dieu nous l'avait conservé
José. Pour planter la vigne.
Jean. Il se fit faire un bateau
Pour se préserver de l'eau.

Ce fut son, son, son,
Ce fut re, re, re,
Ce fut son, ce fut re,
Ce fut son refuge,
Pendant le déluge.

2e Couplet.

JEAN. Quand la mer Rouge apparut
JOSÉ. A la troupe noire,
JEAN. On avait tout d'abord cru
JOSÉ. Qu'il fallait la boire ;
JEAN. Mais Moïse, qu'était plus fin,
Dit: Cela n'est pas du vin.
Il la pa, pa, pa,
Il la sa, sa, sa,
Il la pa, il la sa,
Il la passa toute
Sans en boir' un' goutte.

3e Couplet.

JOSÉ. Prends ton verre et moi le mien ;
JEAN. Ami, je veux boire.
C'est dans un flacon de vin
Qu'on trouve la gloire.

(*Ensemble.*) A ta santé, Nicolas, etc.

JOSÉ.—Et maintenant, Nicolas... Vite à l'œuvre, allons préparer le réveillon...

2e TABLEAU. — Changement de scène à vue.

La salle à manger de l'auberge. A table, le général Wolfe ; à sa droite, colonel Garsley ; à sa gauche, major Hanson et Ward. Le père José et Nicolas (Jean déguisé) servent à manger et à boire. La musique joue pendant le changement de scène et pendant l'arrivée des officiers anglais.

1re SCÈNE

GARSLEY (*à José*).—Tiens! vous avez là, père José, un nouveau serviteur... Quel est-il donc?

José.—Eh! c'est Nicolas à Pierre, fils de la veuve Dargonne.

Garsley.—Il est bien *smart* pour un campagnard!

José.—Je crois bien qu'il est plein de *smartitude* ... et il a fait son apprentissage à Québec, savez-vous? et il est venu hier soir, bien à propos, pour m'aider à la besogne... (*Silence.*)

Garsley (*à Hanson*).—C'est toujours bien étonnant, major Hanson, que la ville de Québec ait pu résister ainsi à un bombardement de huit jours.

Hanson.—Certes oui, colonel, mais ce qui est aussi surprenant et plus *étrivant* pour nous, c'est l'inaction du général de Lévis, qui, étant bien fortifié dans son camp retranché de Beauport, semble se moquer des manœuvres savantes que nous tentons pour le faire sortir de ses lignes.

Garsley.—Il attend que la mauvaise saison nous oblige à nous rembarquer...

Hanson.—Bah!... d'un moment à l'autre, il peut avoir sur les bras l'armée du général Amherst qui doit venir de l'intérieur des terres se joindre à nous ... Que fera-t-il avec ses dix mille hommes contre nos soixante mille soldats?

Wolfe.—Nous ne devons pas compter sur le secours du général *Amherst*. Avant qu'il ait pu faire sa jonction avec nous, la neige et les glaces nous auront chassés d'ici... Il faut agir par nous-mêmes et agir rapidement. (*Silence.*)

Wolfe (*levant son verre*).—Messieurs, je bois à Sa Majesté le roi George, qui attachera bientôt le fleuron du Canada à sa belle couronne du Lion britannique.

TOUS LES OFFICIERS.—Hurray!... Hurray!... Hurray!... (*Pendant qu'ils boivent.*)

JEAN (*à part*).—C'est le temps de se cacher. (*Il va se glisser derrière un séchoir.*)

WOLFE (*à José*).—S'il vous plaît... laissez-nous seuls... (*José sort.*)

2e SCÈNE

WOLFE ET SON ÉTAT-MAJOR (*et Jean dissimulé*).

WOLFE.—Messieurs, je vous ai réunis pour vous dire que, demain au matin, nous attaquerons les Français ... Vous colonel Garsley, vous ferez avancer votre artillerie sur la crête du ravin Montmorency, et dès le lever du soleil vous commencerez le feu. Je sais de bonnes sources que les Français n'ont que dix pièces à opposer à nos cent vingt canons. En même temps, le major Hanson se portera par la droite avec deux mille hommes, traversera le ravin, et commencera une attaque sur la gauche des Français pour les attirer de ce côté... Avec le gros de nos forces, je m'avancerai le long du St-Laurent et j'enlèverai les retranchements du général de Lévis. Le rendez-vous est à Québec (*se levant*)... Vous avez des dispositions à prendre pour la bataille de demain... J'espère que vous saurez communiquer votre ardeur aux troupes que vous commandez. Songez que dans vingt-quatre heures, s'il plaît à Dieu, le drapeau d'Angleterre flottera sur les murs de Québec... (*Wolfe sort précédé de Ward, et suivi du colonel Garsley et du major Hanson.*)

JEAN (*à part, au public*).—Sans-dédi... c'est le que nous verrons!

3e SCÈNE

HANSON ET NICOLAS.

JEAN (*comme le major Hanson va pour disparaître, sort la tête et haut*):

Vive le France! (*et il se cache*).

HANSON (*revenant sur ses pas, sort sans être vu et revient avec une canne par derrière Hanson*).

HANSON (*s'avançant sur l'avant-scène*).—Quel est l'insolent avoir osé crier ainsi: "Vive la France ?... Moâ je criai: "Vive l'Angleterre"!

JEAN (*avançant*).—Excusez, major, c'est peut-être quelque patriote exalté qui aura échappé ce cri bien pardonnable à tout Canadien dévoué... Tout de même, si vous aimiez à en découdre avec moi pour cela, je suis prêt à vous donner satisfaction, sans cependant vouloir vous offusquer...

HANSON.—Hein!... vous, petit *waiter!*.. vouloir *provoquer* un officier de Sa Majesté britannique?... Moi... avoir envie de faire baiser à vous le plat de mon sabre, savez-vous?... Mais ho! non!... pas vouloir le salir comme cela...

JEAN.—Je ne crains ni votre plat... de sabre, ni la main maladroite qui le portera. Et vous seriez surpris peut-être de rencontrer dans un petit *waiter*, un adversaire digne de vous, colonel...

HANSON (*au public*).—Oh!... oh! ce petit *waiter* vouloir se faire châtier! (*A Jean.*) Une autre fois, mon petit moutard.

JEAN.—Tenez, colonel, si vous n'avez pas peur, je vous parie cinq guinées... que vous ne pourrez seulement pas me toucher en cinq coups de sabre...

HANSON (*riant*).—Oh! oh! oh!... moâ vous r'lance de cinq autres... savez-vous?...

JEAN.— Je les tiens! savez-vous?

HANSON (*allant à la porte*).—Holà... père José, c'est vous venir ici tout de suite. (*José entre.*)

4e SCÈNE

LES PRÉCÉDENTS ET JOSÉ.

JOSÉ.—Comment, Nicolas?... imprudent que vous êtes!...

JEAN (*interrompant*).—Calmez-vous, père José, c'est une leçon que ce M. colonel veut apprendre de moi... laissez-nous faire.

HANSON.—Tenez, M. l'aubergiste, vous prendre ces vingt guinées et les remettre ensuite à moâ... car dans cinq minutes, vous voir sauter son tête...

JOSÉ.—Vous n'allez pas, Nicolas, simplement avec une canne, risquer votre tête comme cela.

JEAN.—Sans-dédi, prenez soin de la vôtre et des vingt guinées. En garde, M. le colonel!

HANSON (*tirant son épée... se met en garde*)...

1o Les deux armes se croisent deux fois... 2o. Henson donne un coup sur la joue gauche. 3o. Jean pare le coup... 3o. Hanson donne sur la joue droite... Jean pare le coup... 4o. Hanson donne sur la cuisse gauche... Jean d'un coup de revers désarme Hanson... dont l'épée vole à terre... Jean la ramassant, la remet à Hanson...

JEAN.—Si vous voullez vous reprendre?...

HANSON (*reprenant son sabre*).—No! no! je suis

pressé, savez-vous?... Après la bataille, nous réglerons cela mieux... Bonsoir!... (*Il sort.*)

JEAN.—Eh bien donc, sans rancune, major Hanson, au revoir!

5e SCÈNE

JEAN ET JOSÉ.

JOSÉ.—Sapristi, Nicolas, le colonel a senti le grain trop sec, j'crois!... Mais s'il allait vous faire prendre maintenant?

JEAN.—Oh non!... il n'en aura pas le temps, reprenez cet accoutrement et donnez-moi mon habit et mon chapeau (*José revenant avec le vêtement demandé ... Jean reprend son costume de paysan.*)

JEAN.—Maintenant il faut que je retourne sur-le-champ au camp du général Lévis. Pouvez-vous me trouver un guide?

JOSÉ.—Ce n'est pas facile à cette heure.

JEAN.—Il le faut, entendez-vous?... il le faut ... autrement j'irai seul; je saurai bien franchir la rivière Montmorency et une fois la rivière passée à la nage, j'arriverai facilement au camp.

JOSÉ.—Hum!... la difficulté pour vous sera de traverser les lignes anglaises... La lune brille cette nuit comme un soleil, et les sentinelles font bonne garde partout... (*Bruit au dehors, on frappe vivement.*)

JOSÉ.—Cachez-vous bien... (*Jean court se cacher.*)

6e SCÈNE

FRANK RENAUD, JOSÉ EJ JEAN.

JOSÉ (*ouvrant*).—Ah! ah! c'est toi, Frank? trois fois le bienvenu en tout temps, mais surtout à cette heure!...

FRANK.—Pour une fois, c'est assez... Mais dites donc, père José, savez-vous quelle peut-être la cause de ce brouhaha soudain dans le camp des Anglais?

JOSÉ.—Ah! bien... non... mais je suppose...

JEAN (*entrant vivement*).—Moi, je le sais, et sans-dedi, sans vous connaître, vous êtes...

JOSÉ.—C'est Frank Renaud, mon voisin, et saperlote, un fier patriote et un brave comme il n'y en a pas dans le canton, je vous l'garantis...

FRANK.—Allons donc, père José, à quoi bon cette blague-là?

JEAN (*tendant la main à Frank*).—Touchez là, mon brave M. Frank Renaud, vous êtes mon homme et plus que cela, si vous voulez, vous pouvez être l'homme de M. de Montcalm, et le héros du jour...

FRANK.—Ah! ah! l'homme de M. de Montcalm, mais je l'ai toujours été, mais le héros du jour tout de suite... comment cela?

JOSÉ.—Apprends que ce monsieur!...

JEAN (*vivement et levant la main*).—Aïe! ne dites pas mon nom à présent...

JOSÉ.—Eh bien, Frank, ce monsieur est un vrai monsieur, un véritable ami de M. de Montcalm... tu peux t'y fier.

Jean.—Sachez donc, mon ami, souffrez que je vous donne ce nom, sachez que j'ai à vous confier à l'instant une mission importante et cela au nom de M. de Montcalm et au nom du pays dont vous êtes le fidèle défenseur... Ecoutez bien. (*Frank se croise les bras.*) Et d'abord vous saurez que les Anglais s'apprêtent à marcher, cette nuit même, pour surprendre le camp du général de Lévis, et il faut tout de suite trouver le moyen de prévenir le général de ce mouvement des Anglais... Dans combien de temps ... pensez-vous pouvoir faire ce trajet?... Voici vingt francs pour vos dépenses, et vous en recevrez vingt autres à votre retour...

Frank (*se grattant l'oreille*).—Je vous avouerai, monsieur, que je crois la chose difficile. Les routes sont bien gardées... Attendez un peu.. (*Se parlant à lui-même.*) Par un détour sur les grèves... ensuite... il faudra traverser le saut... je ne sais si je retrouverai le gué que je traversais autrefois, le courant bouleverse tous les ans le lit de la rivière... (*Haut.*) Enfin à tout compter, ça devrait prendre deux heures pour le moins... (*A Jean.*) Vous n'avez pas envie de venir avec moi?

Jean.—Eh! pourquoi pas?

Frank.—Ne pourriez-vous pas me confier ce que vous avez à dire au général de Lévis? Ce serait préférable, je crois...

Jean.—Eh bien, soit! Vous direz donc au général lui-même que c'est le marquis Jean d'Arramonde, officier de Sa Majesté le roi de France, qui vous envoie pour l'informer que le général Wolfe se dispose, cette nuit même, à marcher sur son camp pour le surprendre et, dès la pointe du jour, donner l'attaque sur trois points différents...

Frank.—Votre commission sera faite, M. le marquis... Si le saut de Montmorency n'est pas plus méchant que de coutume, je passerai... Demain matin, au lever du jour, je serai revenu, à moins que (*s'approchant et à demi-voix*)... Si je ne suis pas de retour demain matin, vous annoncerez la chose tout doucement à la bonne femme... Vous savez, à son âge, un coup comme celui-là pourrait la tuer. Vous lui direz que son homme a voulu se rendre utile à la brave armée de M. de Montcalm et qu'il n'a pas été assez heureux pour réussir... Vous lui direz ce que vous voudrez enfin, mais doucement, n'est-ce pas? bien doucement... (*Se retournant brusquement, il enfonce son bonnet, resserre sa ceinture et se dirige vers la porte.*)

Jean (*vivement*).—Holà!... Votre main, mon ami... et merci, au nom de M. de Montcalm et de ses soldats, auxquels vous portez peut-être la victoire...

José.—Eh! sabredache! ne manquez pas de nous revenir ici franc et sain comme une balle. Bon voyage!... Frank!

Frank (*sortant*).—Au revoir, père José... (*Ils sortent.*)

Jean.—Allons! bonne chance, mon brave Renaud!

LA TOILE TOMBE.

2e ACTE

1er TABLEAU.

La salle de l'auberge du père José. Petite chambre à gauche; comptoir, table, fauteuil, chaise, banc, dressoir et liqueurs.

Au lever du rideau, José met l'ordre dans sa buvette, on entend au dehors des bruits de pas et de voitures, plusieurs coups de canon dans le lointain. José allant à la porte où dort Jean.

1re SCÈNE

JOSÉ.—Dort-il dur un peu, notre Gascon, pour ne pas entendre le bruit du canon et tout le brouhaha des passants et des voitures... Les événements de la veille, la nuit passée toute blanche et de plus l'attente du retour de son courrier; tout cela a fini par avoir raison de son énergique constitution... (*Le bruit augmente.*)

JOSÉ.—Sabredache! voilà du nouveau dans l'air là-bas. (*Allant voir à l'entrée.*)... Ah! l'ambulance! ... Un officier anglais blessé qu'on amène...

2e SCÈNE

JEAN (*dans la chambre*).—Père José... Que veut dire ce tapage?... Frank n'est pas arrivé?...

JOSÉ.—Non, pas encore... C'est un officier anglais blessé que l'ambulance amène ici...

JEAN (*allant voir*).—Sans-di, justement l'individu que j'ai désarmé hier soir, le major Hanson... Va-t-il demander une revanche... Ah! père José! une idée là!... je cours me grimer, vous m'appellerez John Symes (*Saïms*), entendez-vous? John Symes, pharmacien, arrive ce matin de Québec pour le service des blessés... Entendu, n'est-ce pas?

JOSÉ.—Quoi! encore en train de jouer une farce? Prenez garde à vous cette fois, M. John... Soyn...

JEAN.—Non... Symes... Symes... il est connu de cent lieues à la ronde... ne craignez rien...

JOSÉ.—Bon, bon, M. Symes... dépêchez-vous, voici le blessé qui entre!...

JEAN.—Faites-le asseoir d'abord et lui donnez une bonne rasade de votre Hennessey...

3e SCÈNE

PÈRE JOSÉ, HANSON (*supporté par deux soldats et un sergent*).

JOSÉ.—Ah! M. le major, vous êtes gravement blessé, à ce qu'il paraît? Voulez-vous qu'on vous porte sur un lit dans ma chambre?

HANSON.—Oh! oh!... m'asseoir là près de la table ... et faire venir le médecin du régiment...

JOSÉ.—Pas besoin, M. le major, il y a justement ici un M. John Symes, chirurgien bien connu à Québec, il vient d'arriver, ce matin, pour le service des blessés...

HANSON.—All right! let him come (*qu'il vienne*).

JOSÉ (*allant à la porte*).—M. Symes, vous êtes demandé...

4e SCÈNE

LES PRÉCÉDENTS, JEAN (*déguisé, dans la chambre*).

JEAN (*contrefaisant sa voix*.—Very well!... j'y vais dans la minute... préparez de l'eau, du linge pour bandage, et préparez un bon cordial pour le blessé... (*José s'exécute, Jean entre.*)

JEAN (*à Hanson*).—Je suis à votre service, major, où est votre blessure?

HANSON.—Malheureusement sur le côté gauche ... C'est un éclat d'obus qui a tué mon cheval et m'a labouré le côté; de sorte que je ne puis me coucher.

JEAN (*offrant une chaise le dos au public, le fait asseoir à cheval, le dos au comptoir, le visage au public et les bras sur le dossier*). — Otez votre tunique et venez vous asseoir ici... laissez-moi... il faut d'abord laver cette blessure... Prenez d'abord ce cordial pour réparer la perte de sang qui a dû vous affaiblir.

HANSON.—Oh yes!... moi, faiblir beaucoup.

JEAN.—C'est bien; maintenant, nous allons laver la blessure... (*Il lave.*) Je ne vois encore rien de grave... mais!... attendez!... voici un point noir au fond... Etes-vous dur au mal?...

HANSON.—What?... Door au mal?...

JEAN.—Eh bien oui... pas trop sensible?... C'est une balle qu'il faut extraire...

HANSON.—Oh! by gosh! a bullet... Take it off! !

JEAN (*prenant son outil, arrache une balle*)...

HANSON (*criant*).—Oh... aïe!

JEAN.—Ce n'est rien qu'une balle anglaise...

HANSON.—Mais no... pas possible...

JEAN.—Mais oui, regardez... et vous avez eu de la chance, car une balle française vous eût frappé au cœur. Maintenant un *plaster*, et un bon bandage... et vous voilà all right!... (*Il fait l'opération rapidement.*)...

HANSON.—Very well!...

JEAN.—C'est un louis sterling...

HANSON.—Vous envoyez votre *note* au *paymaster* du régiment.

JEAN.—Mais, major, je retourne ce soir à Québec et l'on ne sait pas ce qui peut arriver... Payez de suite ou bien je vous remets votre balle...

HANSON (*s'exécutant*).—All right...

JEAN (*prenant l'argent*).—Le combat a donc été bien rude, à ce qu'il paraît?

HANSON.—Oh yes! mais l'affaire aurait été bien plus rude pour les Français, s'ils n'avaient pas prévu notre attaque... Cependant notre infanterie supérieure en nombre avoir si bien poussé de l'avant que, au moment où j'ai dû quitter le champ de bataille, les Français reculaient, nous abondonnant une redoute où nos gens s'établissaient... Ce soir, selon sa promesse, notre général plantera le drapeau d'Angleterre sur les murs de Québec. (*Coups de canon au loin.*)

La bataille n'est pas finie, je vais rejoindre mon bataillon. Thank's to you—good bye!... (*Il sort soutenu par les soldats.*)

5e SCÈNE

JOSÉ ET JEAN (*John*).

JEAN.—Croyez-vous ça, vous, père José?

JOSÉ.—Moi! (*se grattant le nez*) je voudrais bien n'y pas croire... C'est grave tout de même.

JEAN.¡Eh bien moi! sans-dédi, je n'y crois rien; puisque les batteries anglaises continuent leurs feux,

c'est que l'armée de M. de Lévis fait bonne contenance et ne lâche pas pied... Ce bruit lointain vient toujours avec la même intensité, les canons anglais n'ont donc pas gagné du terrain... Oh! que ne suisje là pour y...

JOSÉ.—Pour y laisser votre peau.

JEAN.—La laisser là ou ailleurs, peu importe, mais au moins avec M. de Lévis, sansdi, on ne la laisse pas sans gloire, mordiou!

6e SCÈNE

LES PRÉCÉDENTS, FRANK (*tout poudreux et encore trempé*).

FRANK (*entrant vivement court se jeter sur un banc*) —Ah! père José, vite, je n'en peux plus! (*José prépare un cordial.*)

JEAN (*courant à lui*).—Oh! sans-dédi, enfin vous voici?

FRANK (*regardant Jean avec défiance*).—Oh! oui! ...! mais avec peine... com...

JOSÉ.—Bigre! vous êtes encore tout trempé.. prenez ce cordial... (*Frank regardant encore Jean en prenant le verre.*)

JOSÉ.—Gageons que tu ne reconnais pas notre Mr...

FRANK.—Eh quoi!... Ce serait bien vous... Mr. ... devenu magicien?...

JEAN.—Eh oui! sans-dédi, magicien, chirurgien (*ils se serrent les mains*) et demain musicien!... Et puis quelle nouvelle?

FRANK (*après avoir bu*).—Votre commission est faite... M. de Lévis a été prévenu à temps. Mais

mon Dieu! quel détour il a fallu faire pour arriver ensuite, j'ai failli deux fois me noyer dans le torrent de Montmorency... (*Otant sa tunique, il l'accroche.*)

Jean.—Vous auriez eu grand tort... sans-dédi, et puis M. de Lévis vous a-t-il donné des ordres pour moi?

Frank.—Si fait!... Il m'a dit d'abord de vous remercier de l'avis important que vous lui donniez... Puis il a ajouté: "Les Anglais seront repoussés et battus aujourd'hui... Mais ils ne s'en tiendront pas là, car ils sont nombreux, et leur général voudra probablement tenter plusieurs actions décisives, avant les premiers froids de l'hiver.

M. de Lévis vous prie de rester encore quelque temps dans ce village et d'informer M. de Montcalm de tout ce que vous pourrez découvrir au sujet de leurs projets...

Jean.—Avec votre aide, mon brave ami, j'espère que la chose sera facile (*lui donnant de l'argent*); voici 20 fr. pour vous récompenser... Dites-nous maintenant ce qui vous a empêché d'arriver plus tôt... Avez-vous eu connaissance de la bataille?... Le major Hanson est revenu blessé, il venait de partir quand vous êtes arrivé, et il nous a informés que les Anglais gagnaient sur les Français et leur avaient enlevé une redoute. Ah! ah! ce major a eu la berlue!

Frank.—Les Anglais sont battus, vous dis-je, moi, oui battus à plate couture... (*Jean fait un saut de joie en frappant sur le comptoir, et José se tapant les mains*)... J'ai voulu voir en m'en revenant, et caché sur la crête d'un monticule... j'ai vu se dérouler ce combat mémorable... Ah! monsieur quel dommage que vous n'ayez pas vu ça!

JEAN.—Sans-dédi... oh! j'enrage quand j'y pense ... J'aurais dû partir avec vous... Continuez (*Jean s'assied près de Frank, José sur le comptoir.*)

FRANK.—Tout d'abord les canons des Anglais ont fait un tel tapage, que j'ai bien cru que la pauvre petite armée de M. de Lévis allait être réduite en poussière. Mais, lorsque la fumée s'est dissipée et que les cannoniers anglais ont voulu juger de l'effet de leurs coups, ils se sont aperçus que le camp français était évacué et que leurs boulets avaient roulé au milieu des tentes vides et des tranchées abandonnées. Alors ils ont voulu attaquer les nôtres avec leur infanterie. De grandes masses noires s'engagèrent dans le ravin et profitèrent de la marée basse pour passer... Les Français ne disaient rien. Pourtant, tout à coup, au moment où les Anglais se déployaient et commençaient le feu, des volées de mitraille arrivaient dans leurs rangs et les couchaient sur terre; on aurait dit la grêle tombant dans un champ de blé...

JEAN.—C'est à ce moment que notre major a eu son cheval tué sous lui, et lui-même frappé d'un éclat d'obus...

FRANK.—Et bien d'autres comme lui... Ah!... M. de Lévis n'avait que quelques canons, mais je vous réponds qu'ils étaient supérieurement manœuvrés. La batterie de cinquante grosses pièces que les Anglais avaient établie avec tant de mal de ce côté-ci de la rivière a voulu riposter; mais de l'autre côté, il y a un bois, et ce bois était rempli de bons tireurs canadiens qui vous tuaient les cannoniers anglais les uns après les autres... Enfin, au bout de trois heures de combat si acharné que la terre en tremblait... comme une marmite surchauffée... j'ai vu, père José... j'ai vu les Anglais repasser la rivière en désordre... ils étaient battus... Ça leur apprendra à venir se frotter aux vaillants soldats de M. de Lévis

... (*Bruit au dehors.*)... Tenez, tenez, les entendez vous piétiner de rage?...

José.—Sabredache, mon ami Frank, tu as bien mérité du pays... (*préparant à boire*) et que nous prenions une rasade à ta santé... (*Versant à boire.*)

Frank.—Merci et à la vôtre!

Jean.—Vive le roi de France et ses enfants du Canada... (*Bruit au dehors.*)

Frank (*allant voir*).—C'est le général et son état-major arrivant du combat...

Jean.—C'est le temps de filer... père José... je vous remercie de votre hospitalité... je m'en vais me dégrimer... au revoir.

José.—Bonne chance M. Symes! (*Jean va reprendre son habit de paysan... et sort avec Frank... par la chambre.*)

7e SCÈNE

WOLFE, GARSLEY, HANSON ET WARD.

Wolfe (*à José sortant*).—Nous voulons être seuls ici, s'il vous plaît... (*A Hanson.*) Vous avez été blessé, m'a-t-on dit, major Hanson?...

Hanson.—Oh! oui! mon général, par un éclat d'obus au côté gauche; un chirurgien de Québec a pansé la blessure à propos...

Wolfe.—Tant mieux!... ainsi vous pourrez voir notre revanche.

Hanson.—J'ai dû quitter le champ de bataille, au moment où nous traversions la rivière... Comment l'attaque s'est-elle terminée?

Wolfe.—Par un revers... Nous aurons été trahis ... Le pont de bateaux que j'avais fait établir cette

nuit sur la rivière Montmorency a sauté au lever du jour; nous avons dû attendre la marée basse et pour lors notre mouvement a été retardé... L'ennemi avait massé toute son artillerie au point même où le gros de nos forces devait tenter l'attaque; mais c'est partie remise... (*d'une voix rude.*) Nous avons perdu plus de mille hommes... (*Se croisant les bras, il marche, puis s'arrêtant tout à coup, et regardant fixement devant lui.*) Décidément, M. de Montcalm est un grand général et je suis fier d'avoir un tel adversaire...

GARSLEY.—Cependant, mon général, nous avons la confiance et même l'assurance que vous triompherez de votre rival avant longtemps...

WOLFE.—J'en suis certain... (*A Ward.*) Lieutenant, faites afficher cette proclamation dans l'endroit le plus en vue... Nous verrons l'effet qu'elle va produire sur le peuple canadien... Venez, messieurs, à mon bureau, j'ai d'autres instructions à vous donner... (*Ils sortent.*)

2e TABLEAU. — Changement de scène à vue.

Une place publique. A gauche, la porte du cellier de l'auberge; et une sentinelle montant la garde ; au fond, sur le mur, la proclamation écrite en assez gros caractère ; au milieu, colonel Garsley, Ward, un garçon d'école et plusieurs paysans à l'avenant. Au lever du rideau, Garsley et Hanson s'entretiennent tout bas à l'écart, et Ward avec les gardes, quelques-uns lisent la proclamation, d'autres parlent, José, les deux mains dans ses poches, est adossé au cellier, Jean et Frank se promènent.

1re SCÈNE

JOSÉ (*à Frank*).—Toi qui as la voix d'une trompette, tu devrais nous lire tout haut le nouveau placard que l'on vient de coller là. Il y en a qui ne

savent pas lire... Ceux qui sont sourds n'auront qu'à le dire...

Frank.—J'aurais bien plutôt l'envie de le déchirer... ce maudit placard-là; ça me répugne de le lire... Qu'on le fasse lire plutôt par un blanc bec de l'école de Mlle Sans-Souci...

José (*emmenant un garçon près du placard*).—Tiens (*lui donnant une pièce*), mon gars, lis-nous cela bien fort comme à l'école...

Le garcon (*lisant*).

PROCLAMATION DU GENERAL WOLFE

" De par Son Excellence, major général James Wolfe, commandant en chef des troupes de Sa Majesté Britannique sur la rivière Saint-Laurent.

25 juillet 1759.

" Son Excellence, piqué du peu d'égards que les habitants du Canada ont eu à son placard du 29 juin dernier, est résolu de ne plus écouter les sentiments d'humanité qui le portent à soulager les gens aveugles sur leur propre intérêt. Les Canadiens, par leur conduite, se montrent indignes des offres avantageuses qu'il leur faisait. C'est pourquoi il a donné l'ordre aux commandants de ses troupes légères et autres officiers de s'avancer dans le pays pour y saisir leurs troupeaux et y détruire et renverser ce qu'ils jugeront à propos. Au reste, comme il se trouve fâché d'en venir aux barbares extrémités dont les Canadiens et les Indiens, leurs alliés, lui montrent l'exemple, il se propose de différer jusqu'au 10 d'août prochain à décider du sort des prisonniers envers lesquels il usera de représailles, à moins que pen-

dant cet intervalle les Canadiens ne viennent se soumettre aux termes qu'il leur a proposés dans son placard et par la soumission toucher sa clémence et le porter à la douceur.

" Donné à Saint-Henri, le 25 juillet 1759.

" JOSEPH DALLING,
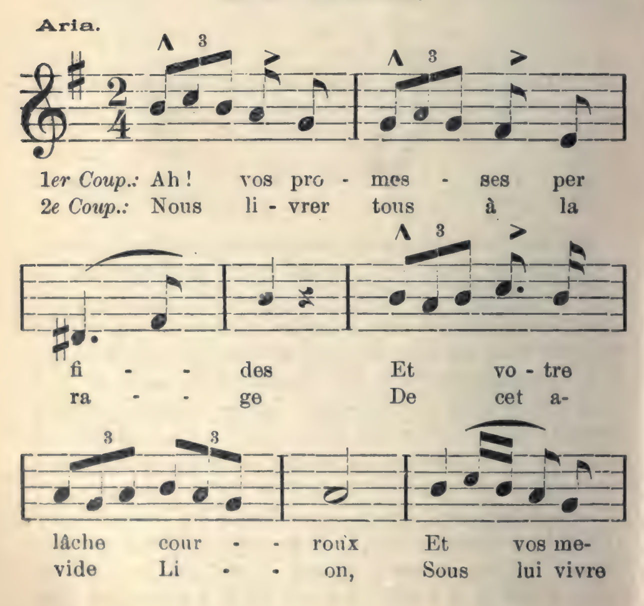
" Major des troupes légères. "
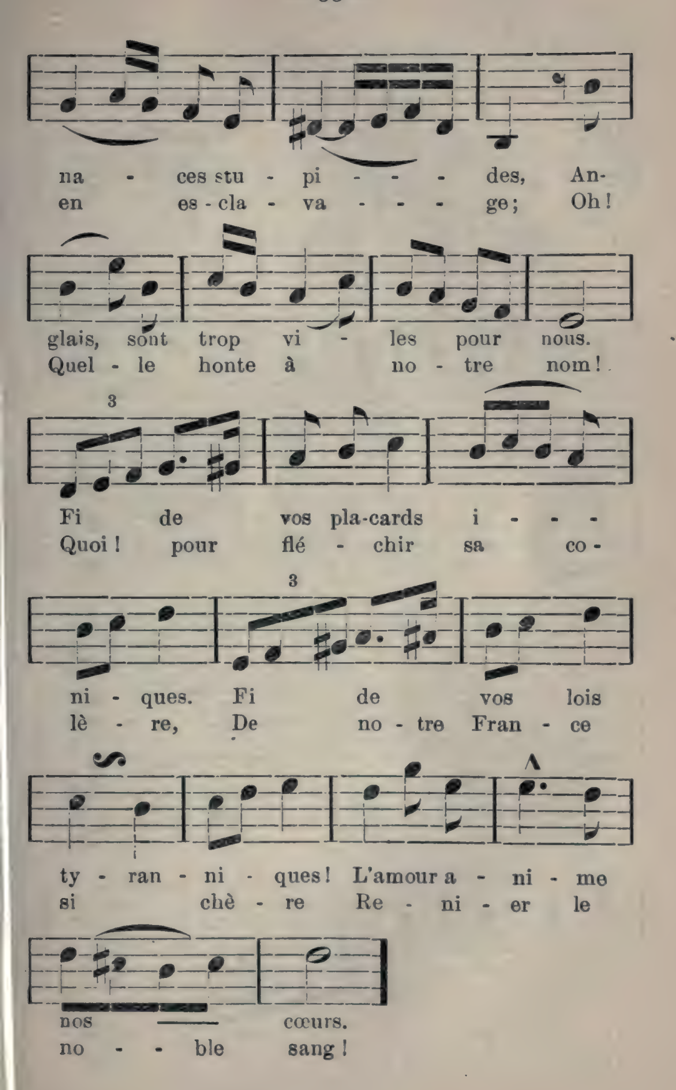
(Cette pièce est authentique ; elle est citée dans l'ouvrage de M. Dussieux, *le Canada sous la Domination française.*)

Après lecture de cette proclamation, chant et chœur à volonté.

AH ! VOS PROMESSES PERFIDES.
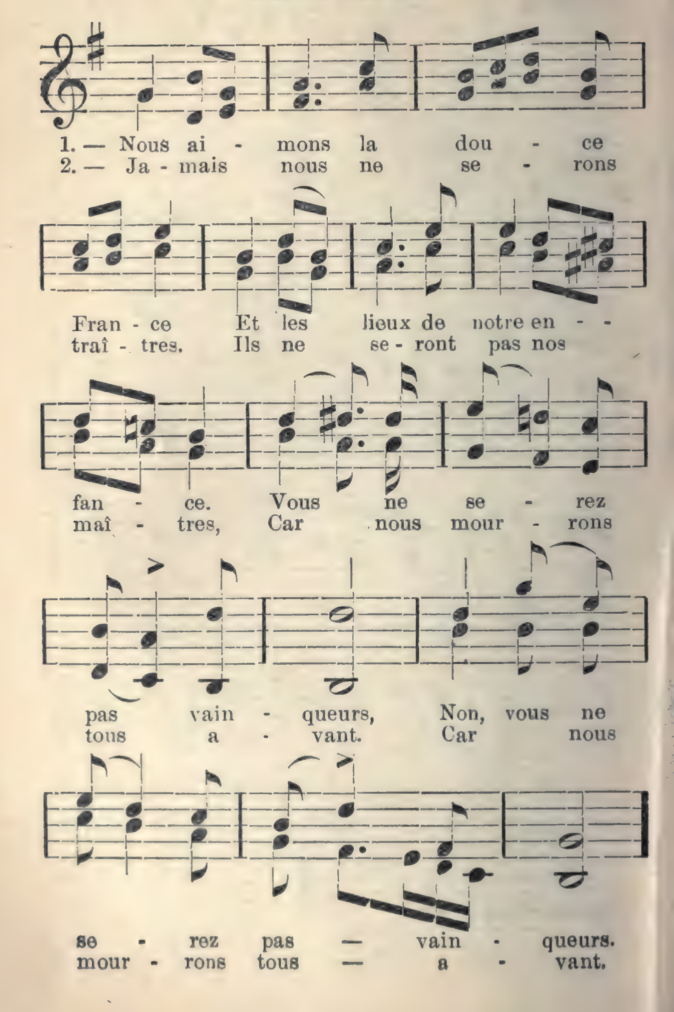
(Air de Frank Renaud.)




na - ces stu - pi - - - des, An-
en es - cla - va - - - ge; Oh !
glais, sont trop vi - les pour nous.
Quel - le honte à no - tre nom !
3
Fi de vos pla-cards i - - -
Quoi ! pour flé - chir sa co -
3
ni - ques. Fi de vos lois
lè - re, De no - tre Fran - ce
ty - ran - ni - ques ! L'amour a - ni - me
si chè - re Re - ni - er le
nos cœurs.
no - - ble sang !

NOUS AIMONS LA DOUCE FRANCE.

Chœur à deux voix.



Frank (*frappant le placard de sa canne, avec force*).— Ils peuvent nous piller, nous ruiner, nous tuer, mais jamais, jamais nous ne serons Anglais! Vive la France! (*Et avec de la craie rouge ou blanche, il écrit au bas du placard: Vive la France!*)...

Garsley (*s'avançant vers Frank*).—C'est vous avoir écrit cela " Vive la France! "

Frank (*croisant les bras*).—Eh! oui, c'est moi.

Garsley (*l'empoignant par le collet*).—Venez avec moi.

Frank.—Eh! où! comme cela?

Garsley.—Votre procès ne sera pas long. Le major Dalling m'a donné l'ordre de fusiller tous ceux qui protesteraient contre ce manifeste affiché là... (*Et tirant son sabre*) Gardes, saisissez cet homme (*Quatre soldats, avec Ward, épée nue, s'avançent et entourent Frank.*)

Jean (*s'élance et saisissant le bras de Garsley, le force à lâcher prise*).—Comment! vous voudriez fusiller de malheureux paysans coupables d'aimer leur pays! (*Avec ironie.*) Je comprends, en effet, qu'il soit plus facile de massacrer ces pauvres diables que de faire plier les soldats de M. de Montcalm.

Garsley.—Qu'êtes-vous donc, vous?

Jean.—Peu importe qui je suis, mais ce que je puis vous affirmer, c'est que vous n'emmènerez pas ce jeune homme, tant que je serai là pour le défendre.

Ward.—Cet homme (*montrant Jean*) est un étranger, je vous le garantis, colonel...

Garsley (*à Jean*).—Vous savoir, monsieur, que nous avoir le droit de faire fusiller vous tout de suite pour vouloir empêcher l'exécution des ordres d'un

officier supérieur.. (*Aux soldats.*) Saisissez ces deux hommes et visitez leurs habits... (*Il s'entretient avec Hanson. Les soldats déshabillent Jean et Frank, malgré leur résistance, et Ward trouve dans la poche de Jean un papier plié qu'il donne à Garsley.*)

JEAN (*à part*).—Ah! ciel! je suis perdu!... j'avais oublié ce papier, ma commission d'officier...

JOSÉ (*qui s'est approché*).—Jour de Dieu! quel malheur!...

JEAN.—Courez prévenir le général... je m'expliquerai mieux avec lui qu'avec ce dâmné crocodile... (*José disparaît vivement.*)

GARSLEY (*à Jean*).—C'est vous connaître *cette* papier?...

JEAN.—Oh! un petit chiffon que j'avais oublié dans mon gousset.

GARSLEY.—Yes! *une* chiffon *mauvaise* pour vous si vous étiez vraiment *l'individu* mentionné dedans ... Vous étiez officier, hein?

JEAN.—Eh bien oui!... je suis officier, sans-dédi, et au service de Sa Majesté très chrétienne.

GARSLEY.—Pourquoi vous avoir pris ce déguisement?

JEAN.—Question inutile, colonel... Vous devez présumer qu'un officier quitterait son uniforme pour venir au milieu d'un camp ennemi...

HANSON.—C'est donc assurément un espion...

JEAN.—Un espion?... soit!... toujours est-il que je suis content d'avoir été utile à mon pays en cette circonstance comme en bien d'autres...

HANSON (*à part*).—C'est curieux, comme ce garçon ressemble à mon chirurgien de Québec... (*Puis

à Garsley.) C'est peut-être lui qui a donné notion de nos mouvements sur le camp du général français.

GARSLEY.—Oh!... sans *aucun'e* doute et dans un tel cas nous devons donner plein cours à la loi martiale, qu'en pensez-vous,... major, et vous lieutenant?

HANSON.—Un espion doit être fusillé sur-le-champ.

WARD.—Pas de grâce pour *une* espion comme pour *une* rebelle! les deux doivent être fusillés...

GARSLEY (*à Jean et à Frank*).—C'est vous tenir prêts pour mourir... Désirez-vous qu'on vous bande les yeux?...

JEAN.—Non, non, sans-dédi... j'aime mieux voir la mort en face...

FRANK.—Moi, tonnerre, je veux mourir en brave ... mais j'aurais aimé, auparavant embrasser ma femme et mon petit Jacques. Que vont-ils devenir sans leur père? (*A Jean.*) Ah! M. Jean, pardonnez-moi... c'est ma faute!

JEAN.—Les Anglais ont perdu la bataille de Montmorency... je meurs content, je meurs en soldat frappé par les balles ennemies... Vive le roi! Vive la France!

FRANK.—Vive Montcalm, vive le Canada!

JEAN (*à Garsley*).—De grâce, colonel, une faveur, rien qu'une à de pauvres condamnés.

GARSLEY (*durement*).—Que demandez-vous?

JEAN.—Cinq minutes pour nous préparer à mourir, et ensuite permettez-moi de commander le feu...

Garsley.—All right! (*A Ward.*) Lieutenant!... l'officier français commandera le feu. Dirigez les prisonniers vers ce mur, et préparez le peloton... (*Ward fait prendre les armes aux soldats.*)

Ward. — *Squad!... shoulder-arms !... quick march!... Halt... (Les prisonniers sont adossés au mur... Les officiers ont leurs sabres levés.)*

Jean (*aprés quelques minutes, sur un signe de Garsley. Squad!... prepare firing!... Ready!... One two*)... (*Les soldats ayant fait le mouvement.*)

2e SCÈNE

les précédents, wolfe (*arrivant soudain*).

Wolfe (*tendant la main*).—Arrêtez!...

(*Les officiers saluent de leurs sabres, les soldats relèvent leurs armes.*)

Jean.—Ah! bien volontiers... sans-dédi!...

Wolfe.—Que veut-dire ceci?... Pourquoi fusiller ces deux hommes?...

Garsley.—Nous voulons, général, faire exécuter la loi martiale...

Wolfe.—Quel crime ont-ils commis?

Garsley et Hanson.—Rebelle et espion...

Garsley.—L'un a écrit sur le placard " Vive la France " et l'autre est un officier espion (*montrant le papier*).

Wolfe.—Vraiment?... *All right!...* Rendez à ces deux hommes leurs habits... (*Ils s'habillent.*)

Wolfe (*à Frank*).—Vous êtes libre, mon brave, al-

lez-vous-en; mais demain vous direz: "Vive l'Angleterre!" (*A Jean.*) Quant à vous, M. l'officier, vous êtes mon prisonnier, jusqu'à ce que j'aie décidé de votre sort... (*A Ward.*) Conduisez le prisonnier à votre salle d'hôtel... (*Pendant qu'il parle au colonel et au major, Ward et les soldats emmènent Jean.*)

JEAN (*à Frank*).—Adieu, mon brave Frank, au revoir dans l'autre monde!...

FRANK.—Et moi je vous dis: Au revoir, à bientôt!...

3e TABLEAU. — Changement de scène à vue.

Retour à la salle d'auberge du père José. — Wolfe est assis près d'un bureau ou table. Jean debout à quelque distance entre les deux gardes et Ward à gauche, l'épée sur l'épaule.

1re SCÈNE

WOLFE (*à Jean*).—Le conseil de guerre vient de prononcer contre vous une sentence de mort. Cette sentence sera exécutée demain au lever du soleil.

JEAN.—La mort ne m'effraie pas, général... je l'ai bravée plus d'une fois sur le champ de bataille et ailleurs. Mais... j'espérais mieux... j'espérais voir auparavant cette belle colonie française triompher après de si terribles épreuves et renaître à une vie nouvelle; j'espérais ensuite retourner en France et parler au Roi de mon avancement et puis enfin revenir m'établir sur ces rives enchantées.

WOLFE.—Ainsi finissent tous les beaux rêves quand on ne sait pas fixer ses destinées avec plus de prévoyance... Quant à voir cette colonie triomphante, vous pouvez renoncer à cette espérance avant de mourir, ce sera un regret de moins... Cependant j'ai pitié de votre jeunesse, et je veux vous donner

une chance, si vous voulez en profiter: il dépendra de vous d'éviter que cette sentence soit exécutée... (*Jean paraît surpris.*)

WOLFE (*continuant*).—Vous devez connaître la côte sud de Québec?

JEAN.—Sans doute, général!...

WOLFE.—Il y a sans doute sur cette côte, au sud de la ville, un endroit où des soldats pourraient tenter un débarquement?

JEAN.—J'en connais plus d'un.

WOLFE.—Vraiment?... Eh bien! si vous voulez vous engager à guider nos vaisseaux à un point où il leur soit possible d'arriver sûrement, je vous fais grâce de la vie.

JEAN (*se redressant avec fierté*).—Général, vous me trouverez prêt à mourir demain au matin... (*Et il fait signe au sergent de l'éconduire.*)

WOLFE.—Fort bien!... je m'attendais un peu à cette vive réponse... Mais vous allez réfléchir cette nuit... je reviendrai vous voir... dans quelques heures d'ici, et j'espère que le bon sens de votre esprit triomphera de l'obstination de votre caractère.

WARD.—Lieutenant, conduisez le prisonnier dans la prison commune de ce quartier... (*Ils sortent tous.*)

LA TOILE TOMBE.

4e TABLEAU

Intermède de dix minutes par un morceau de musique caractéristique avec imitation de tonnerre, vent et orage.

N. B. — La pluie peut être imitée en transvidant des pois d'un vaisseau de fer-blanc dans un autre.

La scène représente à gauche dans une coulisse les grilles de la prison de l'auberge du père José — à droite, une sentinelle abritée dans une espèce de guérite — au centre, l'espace vide, la cour de l'auberge...

Au lever du rideau Jean s'approche en dedans de la grille de sa prison, puis, pendant qu'il parle, David Hertel, costume de chasseur, s'approche peu à peu avec précaution. On entend gronder le tonnerre et la pluie tombe en averse. Un moment d'arrêt. Coup de tonnerre qui tombe proche.

1re SCÈNE

JEAN (*le visage dans la grille faisant face à l'auditoire, après le coup de tonnerre*).—Quel orage terrible! le tonnerre est tombé tout proche... s'il avait pu tuer la sentinelle!... Quelle averse!... allons! voici le vent maintenant... avec pareil concert je ne pourrai donc pas dormir, cette dernière nuit... (*Il se retire.*)

DAVID (*ayant évité la sentinelle s'est approché doucement de la grille et siffle légèrement*)...

JEAN (*revenant à la grille*).—Eh! l'ami, que faites-vous là?

DAVID.—Parbleu, c'est David qui vient délivrer maître Jean de la fosse aux lions: les rôles sont bien changés...

JEAN.—Quoi! c'est vous, David Hertel?... vous ici?... Comment se fait-il?...

DAVID.—Eh! mon Dieu!... c'est bien simple... Inquiet de ne pas recevoir de vos nouvelles depuis quelques jours, M. de Montcalm m'a chargé de venir voir au village de l'Ange-Gardien ce que vous étiez devenu, ce que j'ai fait avec grand plaisir; car depuis certains démêlés un peu vifs que j'ai eus avec maître Varin, il m'est difficile de rester à Québec... Ayant donc appris par Frank Renaud que le géné-

ral Wolfe, après vous avoir fait grâce, vous retenait prisonnier, je suis venu me cacher dans une meule de foin près de cette ferme... Tout à coup je vous ai vu traverser la cour de l'auberge, puis pénétrer dans ce cellier. Grâce à l'orage, j'ai pu arriver jusqu'ici sans être remarqué de la sentinelle...

JEAN.—Mais ce soldat ne peut-il nous voir, nous entendre?...

DAVID.—Soyez tranquille... le drôle est trop bien à l'abri... Mais voyons, il n'y a pas de temps à perdre; je vais faire sauter ces barreaux de fer, et crac! nous sortons du camp sans être remarqués...

JEAN.—Vous voyez bien que l'ouverture est trop étroite, il faudrait défaire la cage...

DAVID.—Ah! c'est ma foi trop vrai... mais je puis avoir facilement raison des sentinelles qui gardent la porte de l'autre côté...

JEAN.—Il y a un poste de soldats entre la porte du cellier qui me sert de prison et celle de la ferme ... Mon brave David, je vous remercie de votre dévouement, je ne veux pas que vous risquiez votre vie pour moi... D'ailleurs, je suis résigné à mourir, maintenant que je vous ai vu... Vous irez dire à M. de Montcalm et à mes camarades, que Jean d'Arramonde a fait jusqu'au bout son devoir de gentilhomme et de soldat...

DAVID.—Comment dites-vous?... Ils vous ont donc condamné?

JEAN.—Eh oui, je dois être exécuté demain matin.

DAVID.—Alors, raison de plus pour ne pas rester ici...

JEAN.—Eh! je suis bien de votre avis... Mais... attendez... ah! ciel... quel bonne inspiration!

David.—Oui! laquelle?... dites vite...

Jean.—Le général Wolfe m'a promis la vie sauve si je m'engage à conduire son armée à un point de la côte où elle puisse débarquer... (*David recule.*)... Rassurez-vous... Vous savez bien que je serais mort plutôt que de commettre une telle infamie. Mais écoutez-moi bien: M. de St-Preux commande un détachement posté à l'anse du Foulon.

David.—C'est le seul point de la côte qui soit abordable.

Jean.—Bien!... Tout à l'heure j'annoncerai au général Wolfe que je consens à lui servir de guide. Je le mènerai tout droit à cette partie de la côte. Vous, sans perdre un instant, vous allez reprendre le chemin de Québec, vous traverserez la ville, vous irez prévenir M. de St-Preux afin qu'il renforce son détachement, et qu'il se munisse d'artillerie sur la côte et au moment où les Anglais débarqueront... Vous comprenez?...

David.—Je comprends...Ah! par le ciel! votre idée est superbe, M. d'Arramonde.

Jean.—J'aurai bien des chances d'être tué dans cette affaire, mais au moins je mourrai vengé et j'aurai pu rendre un dernier service à M. de Montcalm.

David.—Je pars à l'instant même, je ferai diligence, je vous en réponds... Demain matin au lever du jour je serai au poste de l'anse du Foulon...

Jean.—Que Dieu vous conduise, David Hertel!...

David.—Que Dieu vous protège M. d'Arramonde!.

FIN DU 4e TABLEAU.

5e TABLEAU. — Changement de scène à vue.

Retour à la salle d'auberge du père José.

1re SCÈNE

JEAN (*enchaîné, debout entre deux gardes armés*).

JEAN (*à part*).—Lui aussi, le général, tenait à me voir; apparemment, nous allons nous entendre en effet... mais je tremble malgré moi... Cependant ce n'est pas la crainte de la mort... Oh! quelle perspective! ! Mon Dieu, vous seul êtes mon espérance et mon salut, vous seul pouvez me sauver du déshonneur. Mais vous savez que j'aimerais mieux mourir que de trahir mon pays... Ah! voici le général.

2e SCÈNE

LES PRÉCÉDENTS ET WOLFE.

WOLFE (*marchant tranquillement, les mains derrière le dos*).—Ainsi, M. l'officier, vous avez réfléchi...

JEAN.—J'ai réfléchi, général...

WOLFE.—Vous êtes prêt à remplir les conditions que je vous ai posées?...

JEAN.—Je suis prêt à remplir ces conditions...

WOLFE.—Vous aiderez mes troupes à débarquer?

JEAN.—Eh bien!... oui!

WOLFE.—Vous devez comprendre, monsieur, que, lorsqu'il s'agit d'une chose aussi grave que le salut d'une partie de mon armée, je prenne mes précautions et de vous quelques sûretés.

JEAN (*s'inclinant*).—Certainement...

WOLFE.—Il faut donc que vous m'indiquiez à

quelles dispositions vous vous êtes arrêté pour assurer le débarquement de mes troupes.

Jean.—J'irai plus loin, général, je vous indiquerai même, si vous désirez, quel sera le lieu du débarquement...

Wolfe (*geste de surprise*).—Oui?

Jean.—Il n'y a sur la côte sud de Québec, qu'un point qui soit abordable, c'est l'anse du Foulon...

Wolfe.—Je le sais, mais ce point est gardé par un poste important que M. de Montcalm y a placé.

Jean.—Je puis faire évacuer ce poste.

Wolfe.—Vraiment?

Jean.—Alors, la route sera libre, et votre armée pourra débarquer en toute sûreté.

Wolfe.—Mais comment obtenir que ce détachement s'éloigne?

Jean (*après réflexion*).—Il faudrait trouver un courrier, un homme de confiance... et, général... je n'en connais pas d'autre que ce Canadien qui a failli être fusillé avec moi, hier soir, et auquel vous avez daigné faire grâce de la vie... Il se nomme Frank Renaud, sa demeure est voisine de cette auberge-ci; et comme j'ai eu l'occasion de lui être utile, il ne me refusera pas le service que je lui demanderai... Je lui remettrai devant vous un ordre écrit que je daterai du camp de M. de Montcalm et par lequel je prierai, au nom du général français, l'officier qui garde l'anse du Foulon, de se replier sur Québec. Cet officier est mon ami, en quelque sorte mon frère d'armes; il ne doutera pas que cet ordre ne vienne du marquis de Montcalm lui-même...

Wolfe (*après une courte hésitation va donner quelques ordres à Ward, qui se retire et revenant à la table il dispose du papier et de l'encre; puis à Jean*)

WOLFE.—Monsieur, voici du papier et de l'encre, veuillez écrire ce que vous avez dit...

JEAN (*écrivant et lisant*).

" A M. de Saint-Preux,

" Commandant du poste de l'Anse-du-Foulon.

" Camp de Beauport, 6 septembre 1759.

" Mon cher Baron,

" M. de Montcalm que je viens de voir à l'instant, me
" charge de vous dire qu'il vous prie d'abandonner votre
" poste de l'Anse-du-Foulon et de vous replier sur Québec.
" J'aurais été vous porter moi-même l'ordre du général si je
" n'étais pas retenu ici par une égratignure que j'ai reçue
" le jour de la bataille de Montmorency.

" Votre fidèle ami,

" JEAN D'ARRAMONDE."

WOLFE.—Donnez-moi cet écrit... Vous pouvez vous retirer maintenant...

JEAN.—Pardonnez, général, il me faudrait aussi voir le messager qui sera chargé de ce billet... afin que je puisse lui indiquer comment il devra s'y prendre pour traverser le camp de M. de Lévis et arriver ensuite jusqu'à l'officier qui garde l'anse du Foulon...

WOLFE.—C'est inutile... Je lui donnerai moi-même ces instructions... (*Il fait signe aux gardes d'emmener le prisonnier.*)

JEAN (*à part*).—Il est méfiant, le général anglais ... sansédédi! Qu'adviendrait-il si ma trahison allait tourner à son avantage?...

3e SCÈNE

WOLFE (*seul*).

WOLFE.—Ah! ah! ce rusé Français, s'il a voulu me jouer, va se trouver pris dans son propre piège...

(*Allant s'asseoir à la table.*) Je connais à Québec un juif allemand, Isaac Bitche... qui va me servir à merveille... (*Ecrivant.*)

" Camp de l'Ange-Gardien.

" Mon cher Isaac,

" Vous trouverez ci-inclus une lettre que vous ferez " parvenir adroitement à son adresse, qui est celle de l'offi-" cier qui commande le poste de l'Anse-du-Foulon, et vous " tâcherez de vous assurer que cet officier se retire de ce " poste avec toute son escorte, et vous m'en donnerez signa-" lement par un drapeau rouge que vous agiterez sur les " hauteurs de l'Anse-du-Foulon, de manière que le débar-" quement de ma troupe pourra se faire sans danger. Vous " serez récompensé généreusement de ce service. Ci-inclus " vingt-cinq guinées en acompte.

" Votre serviteur,

" JAMES WOLFE."

(*Il ferme la lettre et l'adresse.*)

4e SCÈNE

WOLFE, WARD ET ENSUITE FRANK.

WARD (*entrant et saluant*).—Général, l'homme que vous avez fait demander est ici...

WOLFE.—(*Let him come!*).—Qu'il entre!.. (*Frank entre et salue.*)

WOLFE.—Vous vous appelez?...

FRANK.—Frank Renaud, général...

WOLFE.—Eh bien! mon ami Frank, il s'agit pour vous de traverser les lignes françaises du camp de Lévis, d'entrer à Québec, et de remettre cette lettre à son adresse. Isaac Bitche, rue Jacques-Cartier, Québec... Connaissez-vous cet homme?...

FRANK.—Oui... général, c'est un juif...

WOLFE.—Je vous avertis qu'il s'agit d'une chose de la plus grande importance... Du résultat de votre mission dépend la vie de ce jeune homme qui a pris dernièrement votre défense et qui maintenant est mon prisonnier.

FRANK.—En ce cas, général, je vous réponds que cette lettre sera remise à son adresse, au risque d'y laisser ma carcasse...

WOLFE.—C'est bien, on vous délivrera un sauf-conduit pour sortir de nos lignes. Allez et faites diligence... (*Il lui donne la lettre et une pièce d'or.*)

FRANK (*mettant la lettre dans un bissac de toile et l'argent dans son gousset*).—Merci, général. (*A part.*) Par les cornes du diable, cela me fait mal au cœur d'avoir quelque rapport avec ce traître de juif!...

5e SCÈNE

WOLFE ET WARD.

WOLFE.—Nous verrons, demain au matin, si notre officier gaston a voulu nous servir ou nous trahir... En tout cas, si nous pouvons débarquer... Québec est à nous!...

FIN DU 2e ACTE.

3e ACTE

Une salle de l'auberge de France, à Québec. Porte au fond comptoir, table, banc et chaise, sonnette.

1re SCÈNE

BAPTISTE (*assis; David, couché sur un banc, sa carabine entre ses pieds.*)

DAVID.—Baptiste, n'as-tu pas un morceau à me mettre sous la dent et une goutte pour me rafraîchir la gorge?... Je n'en puis plus...

BAPTISTE.—Oh! mon pauvre David, tu t'adonnes bien mal, je n'ai que du pain de son, un quartier de viande noircie et peut-être encore une bouteille de vin aigre.

DAVID.—Apporte toujours vite, car je suis pressé ... (*Baptiste apporte cela sur le comptoir et David s'approche... Baptiste se glissant sur le banc à côté de David, lui murmure à l'oreille*)...

BAPTISTE.—Ouvre l'œil, David; je crains que quelqu'un de par ici ne t'en veuille à mort.

DAVID.—Vraiment?... (*Riant.*) Eh! eh!... je ne pensais pas avoir d'autre ennemi en ce moment que ce maudit morceau de cheval ou de taureau qui refuse de se laisser avaler.

BAPTISTE.—Ne plaisante pas, c'est sérieux... Depuis plusieurs jours, des gens de mauvaise mine et qui semblent armés jusqu'aux dents sous leurs manteaux rôdent autour de mon auberge... L'autre jour, le croiras-tu?... on m'a promis deux mille écus si je te livrais...

DAVID.—Par saint Pancrace! ma tête vaut au-

tant que l'étalon de M. Bigot... c'est plus que je ne croyais... Deux mille écus, dis-tu?... Sais-tu que c'est un joli magot!

Baptiste.—Te voilà prévenu; prends tes précautions et ne t'attarde pas trop longtemps ici...

David.—Merci, Baptiste, je profiterai de ton avis ... mais en vérité, si je m'attarde chez toi, tu n'en pourras accuser que ce pain qui est plus dur qu'une pierre, et ce rôti sans nom qui semble découpé sur le jarret d'un bison...

Baptiste.—Hélas! mon pauvre ami, nous ne mangeons pas autre chose depuis deux mois... on dit même que bientôt nous n'aurons plus rien à croquer ... à moins toutefois que messieurs les intendants et les accapareurs de blé ne se décident à ouvrir leurs greniers...

David (*se lève, en tendant la main à Baptiste*).—Adieu, Baptiste, j'ai encore une longue course à faire et je n'ai pas le loisir de bavarder avec toi plus longtemps... Espérons qu'il viendra des temps meilleurs...

Baptiste (*ému*).—Notre pauvre ville de Québec! ... hein!... que c'est triste!... As-tu vu ces ruines? tu ne connais pas toutes ces misères... Pourvu qu'après tout cela, nous ne devenions pas Anglais!... Ah! cette Pompadour!... cette Pompadour!... maudite... (*Pendant qu'il remet toute chose en ordre, David en sortant rencontre Godard lui barrant le passage.*)

2e SCÈNE

LES PRÉCÉDENTS ET GODARD.

David (*repoussant Godard*).—Est-ce à moi que vous en voulez, maître Godard?

GODARD.—Non, pas moi tout seul... C'est M. Varin qui désire vous parler.

DAVID.—Ah! vous êtes poussé par M. Varin?... Eh bien, que veut-il encore votre cher sous-intendant? c'est dommage, je n'ai guère le temps de m'amuser à discuter avec lui... A un autre fois!... (*Prenant Godard par le bras, il l'envoie tournoyer.*)

GODARD.—Ah! crabe!... il en a du bras celui-là! (*Criant.*) Aïoy! aïoy!

3e SCÈNE

LES PRÉCÉDENTS, VARIN (*avec cravache à la main,* GODARD *à l'écart*).

VARIN (*montrant le poing à David*).—Ah! misérable!

DAVID (*reculant*).—Pardon, M. Varin, si nous commençons par les gros mots, je vous préviens que nous irons vite et que je ne resterai pas en arrière... Ainsi, si vous avez quelque explication à me demander, veuillez le faire vite et tranquillement;... je serais désolé vraiment d'être obligé de vous manquer de respect.

VARIN.—Osez-vous bien parler de respect, drôle, lorsque vous vous êtes joué si effrontément de moi?

DAVID.—Ah!... C'est donc une explication que vous me demandez?... Eh bien, soit! je vous la donnerai en deux mots, car, en vérité, depuis deux mois j'étouffe de ne pouvoir dire ce que j'ai sur le cœur... Vous dites que je me suis joué de vous, M. Varin?... Mais il me semble que vous m'avez donné l'exemple le jour où vous avez fait emprisonner mon frère Pierre pour un vol dont il était innocent, et

quand ensuite, au camp du lac Champlain, vous avez essayé de me prouver son crime alors que vous saviez bien qu'il n'y avait pas d'autre coupable que vous... Ce jour-là lequel de nous deux a tenté de duper l'autre?

VARIN (*courant se précipiter sur la sonnette, David le saisit par l'épaule*).

DAVID (*retenant Varin*).—N'appelez personne, je vous en prie; écoutez-moi... Je ne veux pas me faire votre juge, M. Varin,... cela ne me regarde pas; je n'ai pas de comptes à vous demander, et j'espère bien que d'autres plus puissants que moi se chargeront un jour de cette besogne.

VARIN.—Ah? ah?...

DAVID.—Je ne vous parle que de ce qui nous concerne, mon frère et moi... Je dis que vous avez volé la caisse de l'armée, je dis que vous avez fait tomber injustement les soupçons sur mon pauvre frère, et j'ajoute que j'en ai des preuves si certaines que si je les produisais vous pourriez bien aller aux galères, tout intendant que vous êtes. Mais soyez tranquille, il me suffit que mon frère soit libre et que vous ayez restitué à la caisse l'argent volé. Le reste regarde Dieu et votre conscience, si vous en avez... Seulement faites bien attention à ne pas m'inquiéter et à ne pas faire allusion à ce qui s'est passé à la grotte de l'anse du Foulon. Nous sommes quittes, M. Varin; ... comprenez-moi bien, et n'essayez pas de vous venger de moi, autrement, j'en jure Dieu, si mon bras a été assez fort pour soulever le gros arbre que les Iroquois avaient jeté sur le passage de M. de Montcalm (*posant la main sur l'épaule de Varin*) il sera encore assez vigoureux, je l'espère, pour vous écraser comme un hideux reptible... (*Il va pour sortir.*)

VARIN (*sonnant et criant à tue-tête*).—A moi, à moi tous mes valets!... arrêtez ce drôle, cet homme vient de m'insulter...

4e SCÈNE

LES PRÉCÉDENTS, *quatre valets accourant du fond.*

VARIN (*aux valets*).—Cet homme m'a insulté, emparez-vous de lui! C'est un misérable, un brigand...

DAVID (*avançant tranquillement*).—Je vous conseille de me laisser passer (*Godard sortant de sa cachette, s'avance pour saisir David. Baptiste le retient par le collet... Deux valets ayant pris David par les bras... essayent vainement de l'entraîner... il est comme cloué avec sa carabine.*)

VARIN.—Bon! tenez-le bien, ne le lâchez pas... je veux faire un exemple... Ah! le gredin!... le pendard!... (*D'un coup de sa cravache, il en frappe David*)... *David se dégageant tout à coup, envoie rouler au loin les deux valets, puis, arrachant la cravache des mains de Varin, il lui en assène un coup furieux sur les épaules... Varin pousse un cri de douleur, et va se jeter dans les bras de Godard que Baptiste a relâché... David s'élance à travers les deux valets qu'il écarte encore, et sort tranquillement avec sa carabine:*)

VARIN (*aux valets*).—Allons donc! tas de lâches ... allez-vous le laisser échapper?... Vous n'avez donc pas de cordes pour le prendre au lacet... comme un buffle farouche, un taureau enragé?... 500 francs pour celui qui pourra s'en emparer... (*Les valets sortent en courant.*)

GODARD (*ayant trouvé un rouleau de cordes sous le comptoir, court à la suite des valets*).—Aïe! voilà des

cordes... de quoi faire un lacet... Courons... courons sus au caribou! (*Il sort avec Varin.*)

5e SCÈNE

BAPTISTE *seul, regardant au dehors.*

BAPTISTE.—Jour de Dieu! quel vacarme!... Ah! si David pouvait leur échapper... mais il ne court pas assez vite... Ah! ciel! en voilà un qui va le rejoindre avec un lacet... Il est pris, bien sûr, ce pauvre garçon, le voilà qui tombe, je le plains... C'est un brave pourtant entre les braves; c'est ça qui ne craint pas de dire la vérité à ces gros messieurs tout poudrés et galonnés, qui vous volent et font bombance aux dépens du pauvre peuple... O malheur! les voilà qui reviennent ici avec leur prisonnier pieds et poings liés comme un animal qu'on amène à l'abattoir...

6e SCÈNE

(*Varin, Godard et les deux valets, portant David ayant les pieds et les mains liés et la tête recouverte d'un manteau. Baptiste au comptoir. David est déposé au fond de la salle.*)

VARIN (*à Godard*).—Par ordre du grand Prévôt, gardez-moi cet homme, jusqu'à ce qu'il soit conduit à la prison de la ville et ensuite pendu demain matin ... Vous m'en répondez sur votre tête... (*Il sort.*)

7e SCÈNE

LES PRÉCÉDENTS *moins Varin.*

L'UN DES VALETS.—Vraiment, M. Varin paraît bien sûr de son affaire... Il va pouvoir enfin se ven-

ger... Ma foi, nous avons bien gagné notre argent!

LE 2e VALET.—Ah! ben oui, crabe, si toutefois nous pouvons être payés... pour une fois au moins.

GODARD.—Pour qui prenez-vous donc M. Varin?...

LE 2e VALET.—Ah! pardine (*regardant l'autre*), nous le prenons pour un galant copain!...

DAVID.—Et moi, je le tiens pour un vaurien!...

GODARD (*à David*).—Vous n'avez pas le droit de parler, vous... (*Prenant la carabine de David.*) Tasez-vous... où je vous casse la tête avec votre fusil.

DAVID (*doucement*).—Ah! ne faites pas cela, vous feriez de la peine à M. Varin...

BAPTISTE.—Allons, mes amis, je veux la paix dans mon auberge... Et voici de la visite... c'est un bon habitant de l'autre côté, de Beauport ou de l'Ange-Garien, je parie à son costume...

8e SCÈNE

LES MÊMES, FRANK RENAUD (*entrant vivement*).

FRANK.—Allons, M. Baptiste, vite un bon verre de cognac... pour moi et tous ces messieurs... (*Apercevant David.*)

GODARD.—Ne faites pas attention, c'est un malfaiteur que l'on vient d'arrêter...

FRANK (*regardant Baptiste*).—Cela me surprend! ... N'importe à lui comme aux autres... camarades ... (*Déposant une pièce d'or sur le comptoir*)... Servez bon, prenez votre compte...

BAPTISTE.—Ah! pardine, sardine, tartine, monsieur, vous allez être satisfait en deux temps...

LES 2 VALETS (*entre eux*).—Ah! ma foi! parlez-moi de cela! Est-il galant celui-ci. Ah! que oui. (*Ils boivent.*)

FRANK (*à Baptiste*).—Allons, M. Baptiste, il faut faire chorus avec nous... Vous êtes de la même concerne, j'espère... (*S'approchant, il lui parle à l'oreille.*)... Quel est donc ce malfaiteur?

BAPTISTE (*la main à sa bouche*).—C'est David, le chasseur de bisons...

FRANK.—Non! pas possible!... mais je le connais... (*Aux valets.*) Vous êtes donc les gardiens de ce malfaiteur?

GODARD.—Naturellement (*les valets affirmant de la tête*):

FRANK.—Excusez si j'ose vous demander, sans vous commander, pour le compte de qui et pour quel méfait tenez-vous cet homme?

GODARD.—Vous saurez mieux tout cela demain, quand il montera sur l'échafaud.

FRANK.—Hein? c'est donc un grand criminel, un assassin, un incendiaire, un grand...

GODARD.—Ah! bien plus que cela...

FRANK.—Ah certes!

GODARD.—Eh! oui! il a insulté et osé frapper un haut personnage de l'Etat, un sous-intendant, M. Varin...

FRANK.—Alors... il est bien flambé!... Eh bien! moi, j'ai failli être fusillé, hier après-midi, par les Anglais pour un rien, comme cela, simplement pour avoir frappé sur un placard et avoir écrit au bas: Vive la France!

David (*levant la tête*).—Quoi! c'est vous, Frank? approchez que je vous dise un mot seulement...

Godard (*s'avançant devant Frank*).—Ah ben non, par exemple, pas moyen... allez-vous-en... vous n'avez pas d'afffaire ici...

Frank (*le saisit par le bras, et le serrant*).—Allons donc, l'ami.

Godard (*criant*).—Oy, oy, oy oy!... vous m'écrasez le bras...

Frank (*le repoussant*).—Mais laissez-moi donc un instant recevoir les dernières paroles d'un condamné, un brave compatriote tout de même... (*Lui donnant une pièce de monnaie.*) Tenez... pour votre obligeance...

Godard.—Ah! comme cela... c'est plus correct, mais ne faites pas de gestes... et prenez garde d'essayer de délivrer le prisonnier, nous en répondons sur notre tête, et...

Frank (*interrompant*).—Ah! toutes vos caboches ensemble ne valent seulement pas le quart de la sienne... Ne craignez rien, dans tous les cas... (*Jetant quelques pièces sur le comptoir.*) Voici encore de quoi vous payer une rasade. (*Faisant signe à Baptiste de retenir les valets il s'approche de David... Godard se promène en observant.*)

Frank (*à David*).—Eh bein, ce mot?... (*Arrachant le manteau.*)

David (*s'asseyant*).—Je me suis laissé prendre comme un imbécile lapin... moi qui avais une commission importante de M. d'Arramonde pour le baron de St-Preux, commandant le poste du Foulon... Mais la Providence vous envoie...

Frank.—Impossible, mon cher David, moi aussi, j'en ai une du général Wolfe pour Isaac Bitche...

David (*sursautant*).—Hein? que dites-vous?... Isaac Bitche... en voilà encore un reptile que je voudrais voir au bout de ma carabine... Pour l'amour de Dieu, n'allez pas à ce traître vendu aux Anglais... Faites mieux... en guerre on fusille les espions, on saisit toute correspondance suspecte... Allez donc directement trouver M. de Montcalm à la citadelle... donnez-lui votre message, il fera ce qu'il voudra, dites-lui ce que vous savez de plus (*baissant la voix*) que M. Jean d'Arramonde va conduire les vaisseaux du général Wolfe à l'anse du Foulon, et il faut que M. de St-Preux se retire du poste pour laisser débarquer les Anglais et lui revenir ensuite.. Vous comprenez?... une ruse de guerre sans pareille, d'où dépend le salut de Québec...

Frank.—Ah certes oui, je comprends... (*Plus bas.*) Mais si je coupais vos liens, à nous deux nous clairons la boutique...

Godard (*ayant surpris le mot*).—Hein?... par exemple... que dites-vous là?... c'est assez... retirez-vous...

Frank.—Ah! mais comme vous êtes ombrageux ... Je disais que c'est un mal public...

David.—Partez, mon ami, laissez-moi, j'aime mieux mourir en sauvant mon pays, que vivre inutilement et librement pour mon seul intérêt... Je vous laisse ma carabine en soin, Frank, et si je suis pendu. elle sera votre héritage, c'est toute ma fortune...

Godard.—Ah! par exemple! nous allons voir!... (*Tenant l'arme ferme.*) *Qu'à cela ne tienne*... Cette arme est à moi, tant que...

FRANK (*le saisissant par le bras, le fait tournoyer et lui arrachant le fusil*).—Tant que tu pourras la tenir.. n'est-ce pas?.. Allons, bonjour et au revoir, la compagnie... (*Et en partant il jette quelques pièces sur le comptoir; les valets qui, sur un signe de Godard, se disposaient à mettre la main sur Frank, se disputent l'argent... Frank sort.*)

GODARD (*aux valets*).—Que faites-vous donc, poltrons, êtes-vous figés... pourquoi n'êtes-vous pas venus m'aider... Vous êtes des bons à rien...

LES 2 VALETS.—Ça nous paie mieux comme cela! voyez-vous!... (*Bruit en dehors.*)

9e SCÈNE

LES MÊMES (*moins Frank*).

BAPTISTE (*allant voir*).—La garde de M. Varin! (*On entend le bruit des pas cadencés de l'escorte.*)

VOIX EN DEHORS.—Soldats! halte!

VARIN (*dans la coulisse*).—Amenez le prisonnier... (*Les valets s'emparent de David, et sortent suivis de Godard.*)

BAPTISTE (*à David*).—Allons, mon brave David, prenez courage!...

DAVID (*avec force*).—Tout pour la France, tout pour mon pays!...

(*La toile tombe.*)

FIN DU 3e ACTE.

4e ACTE

Sur le vaisseau de l'amiral.

Pendant la nuit, la lune paraissant de temps en temps. — Debout sur l'avant du vaisseau, Wolfe, les deux mains appuyées sur une canne, ayant lunette d'opéra dans un étui suspendu à son côté; Jean d'Arramonde assis au centre sur un paquet de cordages, deux gardes sont debout de chaque côté de lui; des matelots vont et viennent à l'avant.
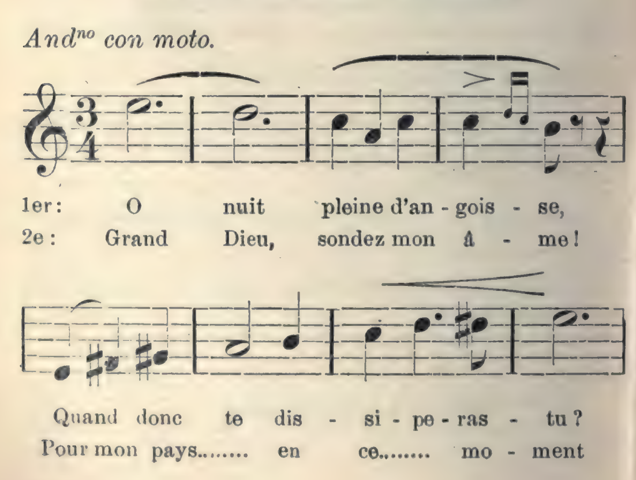
1re SCÈNE

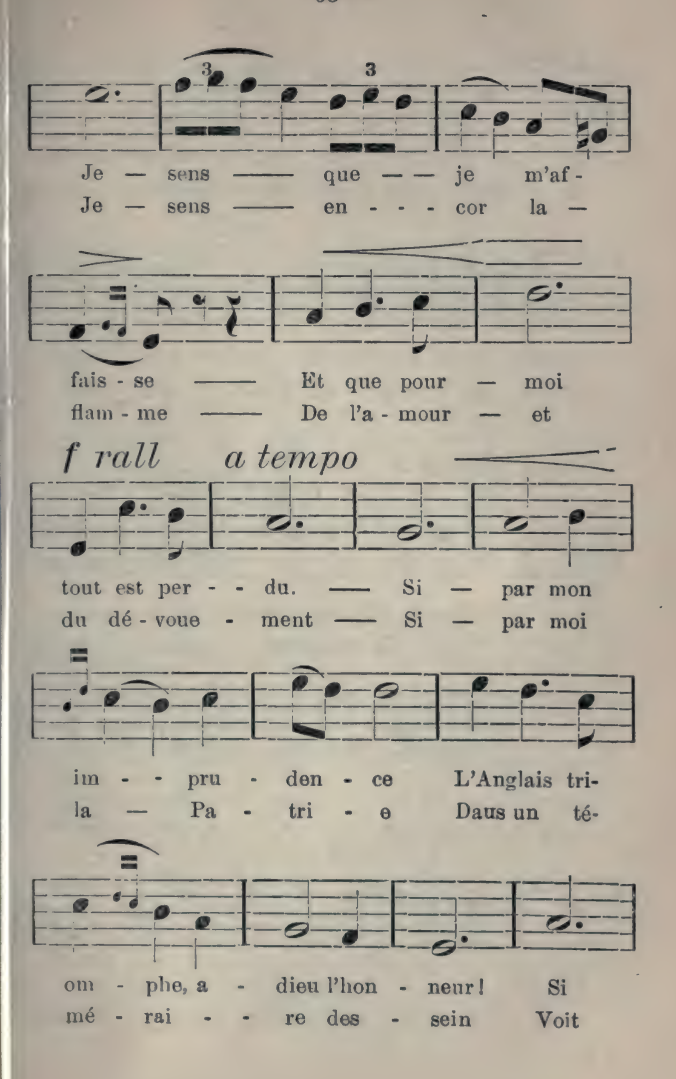
N. B. — On peut faire chanter ici la romance et le récitatif de Jean d'Arramonde comme introduction au 4e acte.
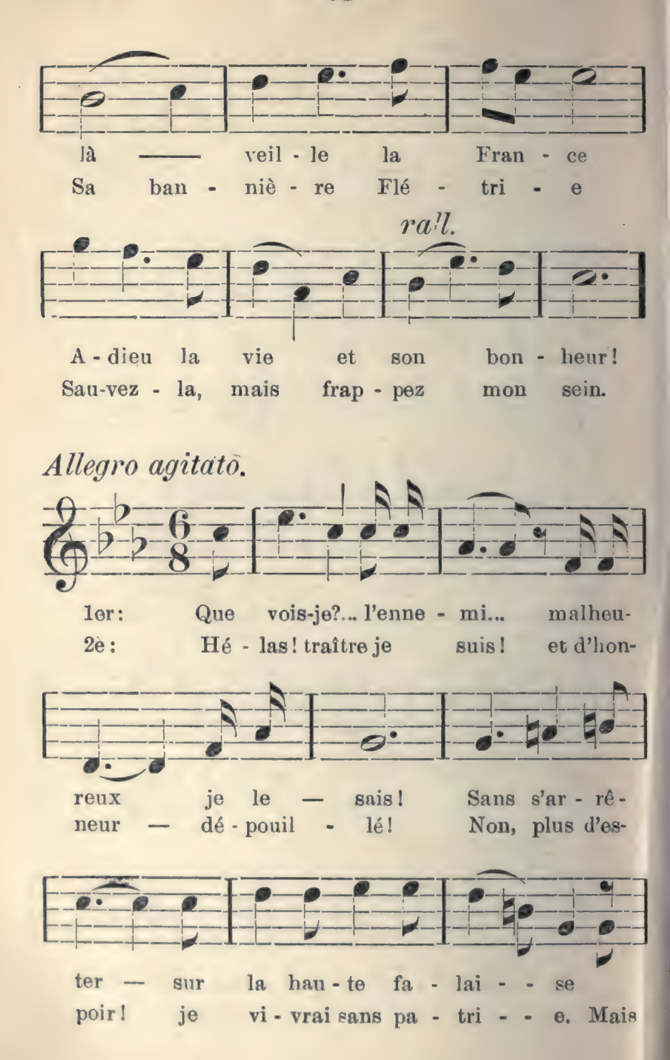
O NUIT PLEINE D'ANGOISSE

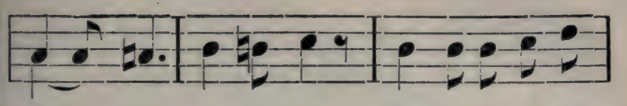
(Romance du chevalier d'Arramonde.)

And^no con moto.

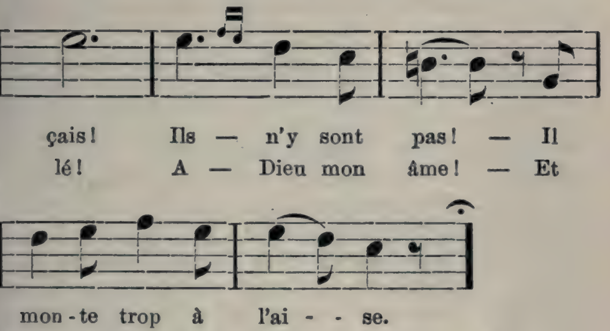



3
3
Je — sens —— que — — je m'af -
Je — sens —— en - - - cor la —
fais - se —— Et que pour — moi
flam - me —— De l'a - mour — et
f rall
a tempo
tout est per - - du. —— Si — par mon
du dé - voue - ment —— Si — par moi
im - - pru - den - ce L'Anglais tri-
la — Pa - tri - e Daus un té-
om - phe, a - dieu l'hon - neur ! Si
mé - rai - - re des - sein Voit


là — veil - le la Fran - ce
Sa ban - niè - re Flé - tri - e
rall.
A - dieu la vie et son bon - heur!
Sau-vez - la, mais frap - pez mon sein.
Allegro agitato.
1er: Que vois-je?... l'enne - mi... malheu-
2è: Hé - las! traître je suis! et d'hon-
reux je le — sais! Sans s'ar - rê -
neur — dé - pouil - lé! Non, plus d'es-
ter — sur la hau - te fa - lai - - se
poir! je vi - vrai sans pa - tri - - e. Mais



Monte, mon - te sans bruit. Où sont tous les Fran-
non, grand Dieu ! mer - ci ! Un é-clair a bril-



Jean (*relevant la tête à part*).—Quelle triste coïncidence!... Il y a quelques mois, prisonnier d'un petit freluquet, le baron de St-Preux, j'arrivais ici en face de Québec... à bord de l'Albatros, aujourd'hui encore prisonnier d'un autre freluquet, James Wolfe, et cette fois sur un vaisseau anglais; mais je n'aurai peut-être pas la chance de m'en sauver comme la première fois... et je ne vois pas grand moyen d'échapper à ces deux cerbères, qui seraient contents de me loger une balle dans la tête. (*A lui-même*)... Pauvre fou!... c'est toujours comme ça que tu paies tes promptitudes... N'importe, je ne regrette pas mes aventures, et si celle-ci ne tourne pas trop mal, j'aurai de quoi de drôle à raconter là bas, en France, à la peine de passer pour un cadet racontar de Gascogne... (*Au public.*)

Voyez donc le général... semblable à l'aigle planant dans les airs et prêt à fondre sur sa proie, il vise de son œil cupide et perçant, la ville de Québec qu'il a bombardée stupidement et sans succès pendant huit jours, mais que la trahison va lui livrer peut-être dans quelques heures, et avec elle, toute la belle colonie du Canada... Que tarde-t-il?... Va-t-il donner l'ordre d'aborder?...

WOLFE (*à Garsley et Hanson*).—Si ce Français ne nous a pas trompés.. nous pouvons opérer notre descente sur la plage sans éveiller les habitants de l'anse du Foulon, tout y paraît plongé dans une complète inaction... Seulement il faudra peut-être que la lune se cache derrière les montagnes. Pendant ce temps-là, le lieutenant Ward que j'ai envoyé sur les lieux aura le temps de revenir nous donner des nouvelles... (*Prenant sa lunette d'opéra.*)Voyons si Isaac Bitche a placé son drapeau rouge quelque part sur la côte... (*Regardant.*) Justement je le vois... All right!... (*A Hanson.*) Major, je veux parler au prisonnier...

HANSON (*allant aux gardes*).—Amenez le prisonnier devant le général.

(*Jean se lève, résolu, et s'avance fier entre les deux gardes à quelques pas devant Wolfe.*)

WOLFE.—Monsieur! le moment approche où mes soldats vont tenter d'aborder à cette falaise, que vous m'avez indiquée et que vous nommez l'anse du Foulon. Je compte que le poste qui y était établi s'est retiré, selon la promesse que vous m'avez faite, et l'ordre qui a dû avoir été transmis à l'officier commandant de ce poste... Cependant comme je ne veux pas exposer la vie de mes hommes, je vais envoyer un détachement en reconnaissance... S'il est accueilli par des coups de fusil, nous continuons notre route, et je vous fais immédiatement fusiller...

JEAN.—J'admire, général, votre fine prévoyance et votre sage prudence... (*Sur un signe du général, les gardes ramènent le prisonnier à sa première place; bruit de manœuvres, sifflet.*)

JEAN (*à part*).—Mais je ne l'avais pas prévue... cette précaution-là! Allons! le sort en est jeté, je n'ai plus qu'à recommander mon âme à Dieu... Les soldats de St-Preux vont faire feu sur cette avant-garde, et l'affaire est manquée... (*Musique à propos en dehors, bruit de rames battant les flots pendant quelques minutes... Wolfe se promène avec agitation, regardant toujours du côté de Québec... Puis allant sur le bord... il se penche...*) Ah! bien! voici mon lieutenant...

2e SCÈNE

LES PRÉCÉDENTS ET WARD (*montant sur le vaisseau*).

WOLFE.—Eh bien! lieutenant, quelle nouvelle?

WARD (*dans la coulisse*).—Le poste est abandonné ... (*S'approchant du général, il salue.*) Général, j'ai gravi avec mes hommes l'étroit sentier de la falaise. ... En haut j'ai aperçu les traces du camp français, je suis entré dans une cabane, celle où logeaient sans doute les officiers, j'ai envoyé mes soldats dans diverses directions... ils n'ont rencontré rien de suspect...

WOLFE.—C'est fort bien... (*D'un signe, il congédie le lieutenant, puis tirant son épée...*)

WOLFE (*d'une voix forte*).—Officiers et soldats tout le monde à l'œuvre pour la descente à terre.. (*S'approchant de Jean.*) Monsieur, vous avez tenu votre promesse, je vous en fais mon compliment... Vous en serez bien récompensé... Je vous laisse libre,

mais sous la surveillance de ces deux gardes, qui ont l'ordre de vous fusiller à la première tentative d'évasion que vous ferez.. (*Aux officiers.*) Messieurs, venez avec moi, nous planterons sur la rive le drapeau de l'Angleterre... (*Il descend avec les deux officiers et le lieutenant... Bruit de débarquement en dehors à volonté.*)

3e SCÈNE

JEAN ET LES DEUX GARDES.

JEAN (*qui s'est levé, s'approche du bastingage avec angoisse*).—Il est donc vrai... le poste est complètement abandonné; David ne sera pas arrivé à temps... Ah! tout est perdu! et me voilà déshonoré à tout jamais... (*Il se promène, suivi des deux gardes.*) O fatalité! la vie dès ce moment me paraît à charge... Vous avez tenu votre promesse, m'a-t-il dit avec sa fine ironie,... vous serez récompensé... ah! oui,.. une belle récompense que celle-là, gagnée par la plus noire trahison!... Ah! j'aurais dû plutôt me laisser fusiller... Cependant, mon Dieu, vous avez vu mon intention, et j'espère encore en votre providence, au moins pour l'intérêt du Canada... (*Regardant vers la plage.*) Ah! voilà la plus grande partie des troupes sur la plage... le général et ses officiers sont débarqués... Oh! mordiou! le drapeau anglais qui se dresse et flotte au vent du nord... que n'ai-je une carabine pour le déplanter! ... mais voilà la tête de la colonne qui monte tranquillement et sans bruit l'étroit sentier tracé entre les rochers... Rien sur le sommet,... rien autour des falaises... Déjà je vois des habits rouges grimpant sur la crête de la plus haute falaise... (*Se cachant le visage*)... Ah! c'est fini, tout est perdu, l'affaire est manquée... Ah!... (*En dehors, déronation*

soudaine suivie d'un grand bruit de rochers qui s'écroulent.)

JEAN (*sautant sur la rampe plonge en criant:*) Vive St-Preux!... (*On entend le bruit d'un corps tombant dans l'eau.*)

(*Les deux gardes font feu sur lui, presqu'en même temps.*)

4e SCÈNE

LES DEUX GARDES SUR LE VAISSEAU.

1RE GARDE (*après avoir tiré*).—Manqué, hein?...

2E GARDE.—Manqué... Attendons qu'il revienne sur l'eau... (*Ils rechargent... puis.*)

1RE GARDE.—Le voilà...! en joue!... feu!... de ce coup-là, nous l'avons...

2E GARDE.—Je crois que oui, car il est disparu. (*Clameurs et fusillade au loin.*)

La toile tombe.

FIN DU 4e ACTE.

5e ACTE

La cabane de Gaston de Saint-Preux, commandant le poste de l'anse du Foulon. — Chaise et lit de camp — valise — petite table.

Au lever du rideau Gaston de Saint-Preux est à demi couché sur son lit de camp. Léveillé, assis sur un banc ou tronc d'arbre, astique le sabre de Gaston.

1re SCÈNE

GASTON.—Qu'en dis-tu mon brave Léveillé? messieurs les Anglais ne s'attendaient guère à une aussi brusque réception... et l'explosion de la mine s'est faite à point précis... n'est-ce pas?...

LÉVEILLÉ.—Ah! certes oui mon commandant; mais écoutez, M. le baron, j'ai bien failli être entraîné par un quartier de rocher... et je n'ai eu que juste le temps de sauter à côté et patatra!... Si vous l'aviez vu rouler avec fracas jusqu'en bas de la falaise... brr... je ne puis y penser sans frémir... Oh! si vous aviez vu, comme moi, ces pauvres malheureux!... Ce fut une clameur épouvantable... puis... un silence de mort...

GASTON.—Ce devait être terrible en effet... et puis mes deux coulevrines ont-elles joué un peu croche... sur les habits rouges... Les Anglais se souviendront longtemps de cette aventure... Hallo! quelqu'un vient... (*Se levant.*) Est-ce bien vrai? Le chevalier d'Arramonde?

2e SCÈNE

LES MÊMES, *Jean*

JEAN (*se jetant dans les bras de Gaston*).—Saint-Preux!

GASTON (*presqu'en même temps*).—D'Arramonde! ... mais vous êtes trempé comme un canard qui sort de l'eau.

JEAN.—Assurément, sans-dédi, que j'en ai fait un rude plongeon sous le feu des carabines anglaises... Heureusement que ces tireurs n'étaient pas, je suppose, des chasseurs de canards... car ils m'ont manqué deux fois... (*Il donne une poignée de main à Léveillé.*)

Et toi, mon brave garçon, tu es toujours Léveillé?

LÉVEILLÉ.—Toujours de bonne humeur, mon chevalier, surtout quand j'ai l'occasion de faire danser les habits rouges... Donnez-moi votre habit, que je le fasse sécher au soleil....

JEAN.—Il n'y a que l'habit qui soit encore mouillé, le reste a eu le temps de sécher depuis ma sortie de l'eau. (*Léveillé sort avec l'habit.*)

3e SCÈNE

GASTON ET JEAN.

GASTON (*prenant de sa giberne un flacon de cordial.*)

—Tenez, mon cher Jean, buvez sans cérémonie de ce cordial...

JEAN (*avant de boire*).—A votre santé d'abord, à la mienne ensuite.

GASTON.—Parfait!... maintenant expliquez-moi vite cette merveilleuse aventure. (*Ils vont s'asseoir.*)

JEAN.—Laissez-omi donc m'essouffler un peu. Savez-vous qu'il m'a fallu près de deux heures pour escalader la falaise toute bouleversée par l'écroule-

ment des rochers... Mais dites-moi donc, David vous a-t-il fait ma commission... et avez-vous reçu la dépêche que je vous écrivais dans le cabinet même du général Wolfe?...

GASTON.—Rien de tout cela... Seulement M. de Montcalm m'a envoyé un courrier un nommé... Frank Renaud...

JEAN.—Comment? Vous dites que c'est Frank Renaud que M. de Montcalm vous a envoyé?.. Sans-dédi je ne comprends pas cela... Il y a du mystère là dedans... Continuez donc.

GASTON.—Or ce courrier m'apportait l'ordre de me retirer de mon poste pour permettre aux Anglais de débarquer, ensuite de pratiquer une mine dans le rocher qui surplombe le chemin de la falaise... et de disposer dans les endroits convenables les deux pièces de campagne qu'il envoyait, enfin de bien faire cacher mes soldats dans les flancs de la falaise et sur les hauteurs... et de ne faire feu que lorsque les troupes ennemies seraient engagées dans l'étroit sentier de la falaise...

JEAN.—Vous n'avez donc pas vu David Hertel?

GASTON.—Mais non, puisque Frank m'a appris que David était retenu prisonnier pour avoir frappé le sous-intendant Varin; bien plus, qu'il était condamné à être pendu demain matin...

JEAN.—Mordiou! j'en avais eu le pressentiment .. Alors il faut travailler immédiatement à le sauver... Il faudrait auparavant voir le Père André.. est-il au camp?...

GASTON.—Il est venu ici ce matin pour soigner quelques blessés. (*Il va à la porte.*) Allez donc, Léveillé, prévenir le missionnaire que nous voulons le voir immédiatement. (*Il revient s'asseoir.*)

JEAN.—Mais achevez votre histoire en attendant...

GASTON.—Les ordres de M. de Montcalm furent exécutés à la lettre... Je vis la flotte anglaise s'approcher de terre. Je vis la chaloupe, contenant l'avant-garde, aborder au rivage et les hommes qui la montaient venir faire une reconnaissance dans mon camp abandonné... Mes soldats, dissimulés dans les rochers de la falaise étaient invisibles... Puis les chalands, chargés d'Anglais, s'approchèrent; le débarquement commença puis la colonne ennemie se mit à gravir l'étroit sentier pratiqué sur le flanc de la falaise. Alors mon brave Léveillé, qui avait accepté la périlleuse charge de faire jouer la mine, mit le feu à la traînée de poudre; les rochers au milieu desquels les Anglais s'étaient aventurés s'écroulèrent sur eux avec un fracas épouvantable...

JEAN.—Et sans-dédi! c'est le moment que je piquais une tête dans le fleuve...

GASTON.—En même temps, mes deux coulevrines chargées à mitraille balayaient la grève, tandis que mes francs-tireurs dirigeaient contre les Anglais un feu meurtrier.

JEAN.—Voilà pour les Anglais, sans-dédi, une leçon dont ils se souviendront encore au 20e siècle... Ecoute!... à mon tour maintenant: j'étais debout sur le vaisseau amiral qui portait le général Wolfe, deux soldats me gardaient en respect avec ordre de me fusiller au premier signal de déception,... car je m'étais engagé à conduire la petite flotte à l'anse du Foulon, et si le poste n'était pas abandonné, comme je l'avais fait commander... je devais être fusillé... Un moment je me crus perdu, déshonoré et trahi, en voyant qu'en effet le poste était bien abandonné,... et en entendant répéter par l'officier qui avait guidé

la reconnaissance... « général, disait-il, j'ai gravi avec mes hommes l'étroit sentier de la falaise. En haut, j'ai aperçu les traces du camp français; je suis entré dans la cabane vide où logeaient sans doute les officiers... J'ai envoyé mes soldats dans diverses directions; ils n'ont rencontré rien de suspect. Alors, le général Wolfe, remercia l'officier et venant à moi, il me dit avec un ton de froide ironie: « Monsieur l'officier, vous avez tenu votre promesse. C'est bien! ... *all right!* vous serez récompensé.» Ah! cher ami, un poignard dans le cœur m'aurait fait moins de mal que ce trait de l'Anglais. Des ordres furent donnés pour le débarquement... Wolfe et son état-major prirent place dans la chaloupe... qui arriva la première au rivage... Alors le général, sautant vivement sur la plage planta le drapeau rouge d'Angleterre. En peu d'instants les radeaux et leurs contingents étaient arrivés à la grève et le débarquement s'opérait avec un ordre et une rapidité extraordinaires... Ah! Gaston!... le cœur me battait à me rompre la poitrine, comme je voyais bientôt la tête de la colonne qui montait... montait péniblement le sentier tracé entre les rochers... Dans mon désespoir, j'ouvris la bouche pour commander à mes deux gardes de me flamber la cervelle, quand une épouvantable explosion, partant de la falaise, déchira l'air, en même temps qu'une colonne de flammes s'élevait dans le ciel; je vis les rochers au milieu desquels l'avant-garde s'était engagée, s'ébranler et rouler avec fracas du haut en bas de la falaise... Un cri horrible, déchirant retentit dans le lointain, auquel répondit le bruit sec de deux chiens de carabine... j'avais compris... (*Prenant Gaston par les mains.*) Réunissant toutes mes forces, je sautai sur le bastingage en criant: « St-Preux », et poussé comme par un ressort puissant j'étais plongé dans le fleuve en même temps que deux balles me sifflaient le long

des oreilles... Une deuxième fois, en reparaissant sur l'onde je faillis être frappé... mais la Providence me voulait encore au service de M. le marquis de Montcalm et nous voici donc encore une fois, mon cher Gaston plus dispos que jamais pour en faire découdre aux Anglais... Quand j'y pense... à ce général anglais, un petit freluquet, qui avait l'air de se moquer de moi en me remerciant de l'avoir conduit ici... Oh! sans-dédi, s'il était resté victime dans la catastrophe!... car il a dû se trouver assez proche...

Gaston.—Oh! non, ne craignez pas, mon cher Jean, Wolfe est jeune par l'âge, mais déjà vieux dans le métier... et il n'est pas homme à se laisser décourager par un échec.

Jean.—Peut-être, mais, sans-dédi, cet échec-là est pour lui un échec mat, ou du moins un échec qui aura l'effet d'une douche froide sur sa fière arrogance...

Gaston.—Ah! voici le Père André, je vous laisse avec lui, pour aller me reposer à l'ombre des grands pins...

Jean.—Allez, mon cher baron, à bientôt!...

4e SCÈNE

JEAN ET LE RÉV. P. ANDRÉ.

Jean (*allant au-devant*).—Salut, mon révérend Père... je suis heureux de vous revoir!...

P. André.—Eh! moi aussi, mon cher M. d'Arramonde, mais dites-moi donc, par quel miracle nous tombez-vous, comme cela tout à coup comme une bombe du camp des Anglais... dans le nôtre...

JEAN.—Ah! sans-dédi! par un miracle assurément ... mais de qui? je n'en sais rien...

P. ANDRÉ.—Eh bien! il faut croire que c'est la divine Providence qui veut que vous restiez au pays avec nous. (*Ils vont s'asseoir.*)

JEAN.—Je ne sais pas ce que la Providence veut faire de mon individu, toujours est-il, mon révérend Père, que voilà pour la troisième fois que je suis fait prisonnier et que la mort me caresse de son souffle glacé...

P. ANDRÉ.—Alors c'est trois fois merci qu'il faut dire à cette Providence...

JEAN.—Oui, c'est bien, mais croiriez-vous, mon révérend Père, que ce freluquet de général anglais avait osé me proposer d'acheter ma liberté et ma vie au prix d'une trahison?... Alors en vrai gascon, j'ai voulu lutter de ruse avec lui, m'étant assuré de l'intervention de notre brave chasseur, David Hertel, je consentis aux propositions du général Wolfe.. Or il voulait en moi un guide pour le conduire, lui et sa flotte, à un endroit de la côte de Québec où il pourrait débarquer ses troupes sans danger... et il aurait réussi, mon Père, grâce à la perfidie et à la trahison de quelque personnage influent dans Québec ... Mais vous savez comment la Providence a fait tourner l'affaire à bien...

P. ANDRÉ.—Et connaissez-vous ce personnage influent?

JEAN.—Nous le connaîtrons, quand nous aurons réussi à faire sortir David de la prison de Québec.

P. ANDRÉ (*se levant*).—Quoi! David, bras de fer, notre brave chasseur, en prison?... Vous en êtes bien certain?... Lui qui a sauvé la vie au général Montcalm. Alors il faut tout de suite aller trouver le

gouverneur, le marquis de Vaudreuil, qui d'un seul mot pourra rendre la liberté à notre brave chasseur...

5e SCÈNE

LES MÊMES (*Léveillé... entrant vivement*).

LÉVEILLÉ.—Une visite imprévue, messieurs, c'est ni plus ni moins, l'intendant Bigot et son député M. Varin...

P. ANDRÉ (*à Jean*).—Filons tout de suite avant qu'ils nous voient... (*A Léveillé.*) Vous faites les honneurs de la cabane et ne parlez pas de nous... (*Ils sortent.*)

6e SCÈNE

LÉVEILLÉ, PUIS BIGOT ET VARIN.

LÉVEILLÉ (*seul*).—En v'la-t-il une... surprenante pour notre commandant... (*Il met l'ordre partout. Allant au-devant de Bigot suivi de Varin.*) Entrez, messieurs, vous êtes les bienvenus; malheureusement, nous n'avons ni chaises, ni fauteuils à vous offrir...

BIGOT.—Nous avons affaire à M. de St-Preux, où est-il en ce moment?

LÉVEILLÉ.—M. de St-Preux est à quelques pas d'ici, je crois, se reposant sous les ormeaux...

BIGOT.—Allez donc le prévenir que les officiers de l'intendance ont quelque chose à régler avec lui. (*Tous deux vont s'asseoir sur le lit de camp. Léveillé sort.*)

7e SCÈNE

BIGOT ET VARIN.

BIGOT.—Que voulez-vous, M. Varin?... le gouverneur est un homme trop faible, il se laisse mener par le premier venu.

VARIN.—Et le général Montcalm est trop violent et trop entêté... Ne pas vouloir me donner raison sur cet insolent de David Hertel, c'est un affront à ajouter à bien d'autres... Nous sommes trop patients, M. Bigot. Ces gens-là marchent sur nous comme si nous étions les derniers des misérables, et le gouverneur leur donne raison... Il nous abandonne... c'est cela!

BIGOT.—C'est cela!

VARIN.—La mesure est comble... Ils veulent la guerre, eh bien! ils l'auront, et nous verrons si, dans quelques jours, ce Montcalm parlera si haut.

BIGOT (*après un court silence*).—Mais quel est donc ce plan si bien arrêté?... pouvez-vous le dire?... personne ici ne nous entend...

VARIN.—Encore un peu de patience!... Il y a en ce moment sur le Saint-Laurent quelqu'un qui nous vengera tous.

BIGOT.—Vous voulez dire sans doute le général Wolfe?

VARIN.—Voyons!... Connaissez-vous, M. l'intendant, un autre moyen de nous tirer d'embarras, que de faire passer la colonie sous la domination anglaise?... Moi, je n'en vois pas d'autre... Le crédit public est ruiné, le coffre-fort de l'Etat est vide, nous n'avons plus rien de bon à attendre de Louis XV.

BIGOT.—Ce serait bien, en effet, le plus sûr moyen, pour éviter la potence, de passer à l'Anglais... Mais encore... quel est votre plan?

VARIN.—Je connais, au Cap-Rouge, pour l'avoir visité déjà, un sentier tortueux, appelé le chemin des trappeurs; c'est un sentier bien tracé descendant de la plaine l'Abraham à Sillery... Notre juif, Isaac Bitche, connaît comme moi ce sentier; il revient d'en informer le général anglais, et nous allons tous deux lui donner les signalements nécessaires... et... dans une heure au plus, toute l'armée rendue à cet endroit peut gravir le sentier et se déployer sur les plaines avant que personne ici en ait connaissance ... Et je parie que le commandant de ce poste ne soupçonne rien de pareil.

BIGOT.—Attention!... j'entends venir quelqu'un ... (*En dehors bruit de pas.*) Justement, c'est le commandant... Dissimulez-vous de votre mieux, je me charge de l'amadouer.

8e SCÈNE

LES MÊMES, GASTON ET ST-PREUX.

BIGOT (*allant au-devant*).—Ah! M. l'officier, vous avez fait ici une rude besogne, et vous méritiez de vous reposer; je vous félicite de votre succès, vous avez relancé terriblement les Anglais de manière à les forcer de retraiter ou du moins de vous respecter.

GASTON (*se frisant la moustache*).—Ah! messieurs, je n'ai fait que mon devoir simplement, et rien de plus... Mais vous n'êtes pas encore allés visiter le désastre de la falaise?

BIGOT.—Pas encore, nous irons probablement tout à l'heure; nous voulons auparavant nous assurer de

ce qui peut vous manquer pour votre fourniture et l'approvisionnement de votre troupe... Vous avez aussi quelques blessés, m'a-t-on dit?

GASTON.—Trois seulement... Ils sont sous les soins du Père André et de mon domestique, un vrai frère de charité...

BIGOT.—Fort bien!... alors c'est une belle victoire qui ne vous a pas coûté trop cher, tandis que les Anglais ont dû perdre beaucoup de soldats.

GASTON.—Pas autant qu'on pourrait se l'imaginer d'abord, messieurs; sans doute, tous ceux qui se trouvaient dans le sentier de la falaise, au moment de l'écroulement des rochers, ont été ou écrasés ou ensevelis sous les monceaux de rochers et de terre... et d'autres, sur la grève, ont été tués par la mitraille; enfin mes soldats cachés dans les cavités des rochers, ont aussi fait quelques trouées dans les rangs de ceux qui regagnaient les chalands.

BIGOT.—Faites-moi donc un rapport de votre état de poste actuel, et une liste de ce qui doit compléter votre fourniture... Pour sauver du temps, vous enverrez tout de suite au dépôt du quartier-maître, votre sous-officier et vos ordres seront remplis.

GASTON.—Merci, monsieur l'Intendant!... (*Préparant ce qu'il faut pour écrire sur une petite table improvisée*)... (*A part, pendant que les officiers s'entretiennent tout bas.*) Voilà un procédé nouveau... tout de même c'est magnifique!!...

BIGOT.—Allez-y largement, car vous pourriez bien avoir encore plusieurs jours à passer ici... avant que le général anglais songe à prendre une revanche, ce que je ne pense pas.

GASTON.—C'est bien aussi mon avis. (*Varin poussant Bigot.*)

Bigot (*à Varin*).—Nous n'avons plus rien à faire ici, allons visiter le théâtre du désastre...

Varin.—Allez-y, si vous voulez, moi, je n'ai pas le temps, vous savez bien... les affaires de l'intendance pressent plus que d'ordinaire et il est déjà 9 heures.

Bigot.—Allons, M. le commandant, nous sommes pressés, portez-vous bien... Vous envoyez votre rapport et votre liste au bureau du quartier-maître, n'est-ce pas? et tout est dit.

Gaston (*se levant*).—J'aurais aimé pouvoir vous offrir quelque chose pour vous retenir plus longtemps; mais vous connaissez, au poste de garde il n'y a rien que la ration et l'amunition...

Bigot et Varin (*sortant*).—Entendu!... bien entendu!... (*Ils sortent, reconduits par Gaston.*)

9e SCÈNE

GASTON ET LÉVEILLÉ.

Léveillé (*en entrant*).—Pouah!... comme ça sent drôle ces odeurs d'intendants! ne trouvez-vous pas, mon commandant?... Quant à moi, cela me pue au nez. (*Gaston continuant à écrire.*)

Léveillé (*continuant*).—En a-t-il une perruque poudrée ce Bigot-là et son député frisé comme un chien barbet. Ah! tenez, j'en suis écœuré de ces personnages galonnés et parfumés; mais pourquoi sont-ils tous chauves, ces gens-là?

Gaston.—Ah! bien... c'est que les chiffres, vois-tu, les chiffres et la comptabilité font blanchir d'abord et tomber ensuite les cheveux plus vite...

Léveillé (*riant*).—Ah! ah!... ma foi, vive la cuisine!... Vous voyez rarement un cuisinier en perruque.

Gaston.—Oui, mais plus souvent il est bonnetté. Allons, bavard, aide-moi plutôt à compléter mon ordre de ravitaillement... (*Ecrivant.*) Pour 75 hommes, couvertes, havresacs, bidons, 2 quarts de farine, 250 lbs de viande.

Léveillé.—Mettez donc 350 lbs, ce n'est pas trop.

Gaston.—Ecoute, nous sommes proche de la ville... il sera toujours facile de s'approvisionner. (*Il écrit.*)

Léveillé.—Qui sait encore?... Vous vous rappelez bien notre détresse dans le fort Chouaguen.

Gaston.—Sans doute, mais nous sommes loin d'être dans les mêmes conditions.

Léveillé.—Eh! il pourrait bien nous arriver quelque chose de pis encore... dans cette anse de malheur...

Gaston.—De malheur, dis-tu?... Comment?... Est-ce parce que ce fut un malheur pour les Anglais?

Léveillé.—C'est parce que les Anglais sont peut-être à la veille de nous en faire un malheur... je parierais... n'importe quoi...

Gaston (*rire malin*).—Ah! ah!... prophète de malheur, et sur quoi donc tes soupçons seraient-ils fondés?

Léveillé (*se grattant l'oreille*).—Ah! ben!... sur certaines suppositions, naturellement... D'abord je me demande pourquoi ce général anglais, après le fâcheux contretemps qu'il a essuyé, ne se retire-t-il

pas... Il est là avec sa flotte et ses radeaux se balançant sur le fleuve et se tortillant la queue comme un lion de mer couvant sa proie...

GASTON (*riant*).—Ah! ah! ah! te voilà romantique;... mais tu n'entends rien à la tactique: le général Wolfe avise quelque plan avant d'agir.

LÉVEILLÉ.—C'est vrai!... j'entends mieux la cuisine que la guerre... mais cependant, croyez-moi, à votre place... moi... eh bien!... je ne sais pas... je prendrais garde à ce qu'il avise trop bien...

GASTON.—Ah! bah! s'il avise trop bien, nous tâcherons de le déjouer encore mieux. N'allons pas nous inquiéter avant le temps... (*Il termine sa liste, l'adresse et la donnant à Léveillé.*) Tiens! tu porteras cette lettre au bureau du quartier-maître; prends mon cheval, fais diligence et reviens au plus vite. (*Léveillé sort.*)

10e SCÈNE

GASTON ET LE PÈRE ANDRÉ, *puis* DERVIEUX *à la porte.*

GASTON (*allant au-devant du Père André*).—Vous arrivez fort à propos, mon révérend Père, j'ai des nouvelles à vous raconter... Mais dites-moi auparavant comment sont vos blessés...

P. ANDRÉ.—A part d'un, qui est estropié pour la vie, les deux autres pourront reprendre le service... (*Montrant le père Abraham Dervieux qui se tenait à la porte.*)... Je vous introduirai un vieux fermier du Cap-Rouge... le père Dervieux; il est bien peiné de l'emprisonnement de son futur gendre David.

GASTON.—Vous êtes le bienvenu dans ma cabane père Abraham, venez vous asseoir, et vous êtes inquiet sur le sort de David Hertel?

P. Dervieux.—Vous pouvez croire, M. l'officier, que cette triste affaire me pèse lourdement sur le cœur, et afflige beaucoup ma fille Marthe, sa fiancée... Ces deux enfants qui s'aiment tant depuis longtemps déjà!...

P. André.—Nous avons grande espérance, père Dervieux, que M. de Montcalm à la sollicitation du chevalier d'Arramonde, va immédiatement faire mettre en liberté votre futur gendre...

P. Dervieux.—Dieu le veuille, pour le bonheur de ces deux enfants, et aussi pour l'intérêt de la bonne cause! (*Il va s'asseoir.*)

P. André.—Maintenant, quelles sont donc ces nouvelles?... M. de St-Preux?

Gaston.—Eh bien!... Croiriez-vous que j'ai eu la visite de... ah!... Devinez qui!...

P. André.—De quelque grosse dame peut-être, curieuse de venir visiter le théâtre du désastre...

Gaston.—Mieux que cela, de... M. l'intendant Bigot et son député Varin... Vous devinez pourquoi?

P. André.—Pour vous payer?

Gaston (*riant*).—Ah! ah!... mieux que cela, il m'ont assigné de faire une commande d'approvisionnement au dépôt du quartier-maître... Ce que j'ai fait avec plaisir, vous pouvez vous imaginer, nous avions besoin de tant de choses dans le moment; alors j'ai expédié Léveillé avec mes ordres aussi bien remplis que possible.

P. André (*surpris*).—L'int ndant Bigot vous a fait cette faveur? (*Riant.*) Hé! hé! hé!... C'est là, pour lui, un procédé tout nouveau et par trop libéral. Il doit y avoir anguille sous roche, je présumerais...

Gaston.—J'en ai été un peu surpris d'abord, mais je ne pouvais faire autrement que de me montrer satisfait et reconnaissant...

P. André.—Sans doute, mais l'assistant Varin a-t-il paru approuver de quelque manière?...

Gaston.—Ma foi, tout ce que j'ai remarqué de lui, c'est qu'il n'a pas soufflé mot, et qu'il m'a fait l'effet d'un *éborniflеux*... Et puis comme je n'avais rien à leur offrir, j'ai pensé que ce pouvait être la cause de leur brusque départ... (*On entend siffler la Claire Fontaine.*)

11e SCÈNE

les précédents, jean et david (*Dervieux, debout à l'écart*).

David (*entrant*).—Vivent Montcalm et le roi! Vive le Père André et M. le chevalier d'Arramonde, à qui je dois l'être libre comme le chevreuil dans la forêt...

P. André (*lui serrant la main*).—Et bénissons-en la Providence, qui vient toujours à propos au secours de ses enfants...

David (*au père Dervieux roulant son bonnet de laine dans ses mains*).—Comment, vous ici?... Que je suis content de vous voir!...

P. Dervieux (*avançant*).—Et moi aussi, cher enfant, je suis content pour toi et pour ta chère Marthe...

David.—Comme elle a dû être affligée de mon emprisonnement!...

P. Dervieux.—Il ne sera pas tard avant qu'elle soit informée de ta délivrance...

David.—Il faut aller lui conter cela tout de suite . . . (*Il va pour sortir.*)

Gaston.—Minute! minute!... Je n'ai pas osé rien offrir à messieurs les intendants, mais à des amis comme vous autres, je puis offrir sans cérémonie un petit cordial à même le flacon... cela pourra vous donner du ton. A la délivrance de notre brave chasseur de bison?... Qu'en dites-vous, mon révérend Père... (*Lui passant le flacon.*) (*David fait un mouvement en arrière.*)

P. André (*étendant la main*).—Je seconde la motion, mais vous savez... pour le missionnaire tout le réconfort est dans le bréviaire et la prière.

Gaston.—Alors il appartient au père Dervieux de boire à la santé de son futur gendre... (*Passant au père Dervieux.*)

P. Dervieux.—Ah! sabreboine, cela ne peut se refuser. (*Il boit, et passant à David.*) Tiens, mon futur gendre, je t'invite à boire à la santé de Marthe...

Tous.—Ah oui! bravo!...

David (*sérieux*).—Excusez... Marthe m'est bien chère, c'est vrai, et je boirais certainement à sa santé, mais écoutez!... Je suis fier d'être libre, mais j'ai le cœur serré comme dans un étau.

Tous.—Quoi donc encore?...

David.—Vous venez de dire, du moins j'ai cru comprendre par un mot de M. de St-Preux, que les intendants étaient venus ici ce matin.

Gaston.—Eh bien! oui, mon cher David, j'ai eu cet honneur-là, l'honneur de la visite de l'intendant Bigot et de son assistant.

David.—Pas M. Varin?...

St-Preux.—Mais oui, M. Varin... et croiriez-vous qu'ils m'ont fait la politesse de me prescrire d'envoyer mes ordres au dépôt du quartier-maître pour de nouvelles fournitures à ma troupe?... Et cela sans doute parce que nous devrons camper ici pendant quelques jours.

David.—Alors je ne me suis pas trompé... C'était bien lui, ce Varin, que j'ai rencontré tantôt... en compagnie du scélérat de juif Isaac Bitche... La voiture qui les menait au galop nous a passés sur le chemin de Ste-Foye... Ah! si j'avais eu ma carabine à la main, je lui aurais-t-y fait sauter le museau qu'il tenait renfoncé dans sa capote... Ah! le misérable!...

P. André.—Ah! mon cher frère, comment pouvez-vous penser encore à vous venger en un pareil moment?... Ce ne sont pas des paroles de colère, mais des paroles de reconnaissance envers Dieu, qui devraient sortir de vos lèvres...

David.—Vous avez raison, mon révérend Père... Mais que voulez-vous? j'ai souvent dans ma vie de chasseur, tué des animaux moins nuisibles que ce vil coquin chamarré d'or volé! Tant que Varin n'aura pas été puni comme il le mérite, il me semble qu'il me sera impossible de tirer un jaguar sans avoir envie de lui adresser des excuses. M. de St-Preux, je vous remercie de votre cordial; veuillez croire qu'un jour plus heureux, qui n'est pas loin, nous pourrons trinquer ensemble avec plus de joie à la délivrance du Canada et au bonheur de ses enfants... (*Applaudissements de tous.*)

Gaston.—Vive notre chasseur de bisons!... Mon cher David, votre refus ne nous afflige pas, mais il me rend inquiet et soucieux plus que jamais. Savez-vous que je redoute un malheur...

DAVID.—Et moi une trahison, vous devinez de qui?...

GASTON.—Serait-ce de maître Varin?...

JEAN.—Eh bien, moi je le crois, sans-dédi... Car j'ai lu dans ses yeux de chat-tigre, et son regard maudit a allumé dans mon cœur je ne sais quel feu de colère...

P. ANDRÉ.—Allons donc, M. le chevalier, allez-vous encore, vous aussi, vous mettre l'esprit à la vengeance?... Voyons, voyons, ne revenons plus sur cette corde-là... Laissons la vengeance à Dieu, qui ne permet jamais que le crime reste impuni...

JEAN.—C'est vrai, mon révérend Père, mais quelle affaire peut avoir ce coquin d'aller se promener à Sillery, plutôt qu'ailleurs, en ce temps-ci?...

DAVID.—Tonnerre de mitraille!... vous m'y faites penser, chevalier. Vite, il n'y a pas une minute à perdre... et il est même peut-être trop tard pour prévenir un malheur.

TOUS.—Ah! ah, certes! !...

DAVID.—S'il connaît, comme je le suppose, le sentier des trappeurs, nous sommes perdus.

P. ANDRÉ.—Vous croiriez donc M. Varin capable d'une aussi noire trahison?...

DAVID.—Il n'y a rien qu'un voleur ne puisse tenter pour échapper à la potence...

P. ANDRÉ.—Moi, je crois qu'il est allé tout simplement à la maison bleue, pour y rencontrer ses amis et y faire une petite brosse, comme d'habitude.

DAVID.—Croyez ce que vous voudrez, mais moi, j'aime mieux m'en assurer sur le fait... Venez, père

Dervieux, de votre ferme à la grotte des trappeurs il n'y a qu'un mille, et là nous pouvons facilement surveiller tout ce qui pourrait arriver par le sentier ... Oh! si j'avais ma carabine!... (*Frank entrant vivement avec Léveillé.*)

12e SCENE

LES PRÉCÉDENTS. (*Frank portant la carabine de David et le drapeau rouge*)... (*Léveillé en arrière.*)...

FRANK. — La voici! mon ami... Et c'est grâce à vos conseils si M. de Montcalm, prévenu à temps, a pu déjouer le plan du général Wolfe, qui avait dans son message chargé Isaac Bitche, de lui faire un signal avec un drapeau rouge... et c'est moi qui l'ai remplacé le juif, pour mieux tromper le général Wolfe.

DAVID (*prenant la carabine*).—Ah! tonnerre de mitraille, avec elle je ne crains plus rien...

JEAN (*au Père André*).—C'est à ce brave Canadien, mon révérend Père, que nous devons la victoire du général de Lévis sur les Anglais à Montmorency, et c'est encore à lui que nous devons le succès du dernier engagement. Honneur à toi, mon brave Renaud, je te dois la vie... puisse Dieu te récompenser!...

FRANK.—Je vous l'avais promis, M. le chevalier, que je vous reverrais bientôt, et j'ai tenu ma promesse...

P. ANDRÉ (*lui serrant les mains*).—Vous êtes donc encore, M. Renaud, un brave entre les braves, et, comme notre chasseur, digne en tout point de la reconnaissance de M. de Montcalm et de tout le pays.

DAVID.—Heureusement que pour le succès de nos faits et gestes, nous avons le secours efficace de notre zèlé missionnaire, mais en ce moment plus que jamais nous avons besoin, mon révérend Père, du secours de vos prières pour que les Anglais soient vaincus encore une fois, et chassés du pays; que M. de Montcalm soit nommé maréchal, ennfin que Varin soit pendu, et je serai le plus heureux des hommes.

P. ANDRÉ.—Puisse Dieu entendre et exaucer vos souhaits, mon brave David, quoique cependant le dernier, " que Varin soit pendu ", ne soit peut-être pas le souhait d'un bon chrétien!

DAVID.—Peut-être, mais c'est au moins celui d'un bon Canadien et c'est aussi celui d'un honnête chasseur, qui a toujours eu horreur des reptiles et de toutes les bêtes incommodes... (*Applaudissements de tous.*) Au revoir, mes bons amis, à bientôt... Venez, père Dervieux... (*David et Dervieux sortent.*)

TOUS.—Allons, bonne chance!...

P. ANDRÉ (*allant les reconduire*).—Soyez prudents, dans tous les cas, et revenez nous donner des nouvelles...

13e SCÈNE

LES PRÉCÉDENTS (*moins David et Dervieux*).

P. ANDRÉ.—Rien n'échappe à cet habile chasseur, il a un flair de chien qui sent le gibier à cent arpents. Varin sera bien fin, s'il peut échapper cette fois à l'œil perçant de David... (*A Jean.*) Et puis, M. le chevalier, vous avez donc bien réussi auprès de M. de Montcalm?...

JEAN.—“ Vous ne pouviez pas mieux arriver, ” m'a-t-il dit en me voyant... “ Je viens d'arracher “ presque de force cet écrit au marquis de Vau-“ dreuil, contenant l'ordre de la mise en liberté de “ David Hertel... Allez vous-même lui porter cet “ écrit... Ce malheureux incident, ainsi que l'em-“ prisonnement de son frère Pierre Hertel, me four-“ nit des preuves certaines de la mauvaise adminis-“ tration de nos intendants... Je vais dresser un “ plaidoyer formidable contre Bigot et compagnie, “ de manière à faire condamner pra le tribunal de “ l'inquisition tous ces escrocs qui nous ont pillé le “ trésor public depuis si longtemps... Vous aviserez “ M. le commandant St-Preux, de bien surveiller les “ mouvements du général Wolfe. ”

GASTON.—Nous l'avons laissé enterrer tranquillement ses morts; et il ne paraît pas, depuis, vouloir quitter sa position de l'anse du Foulon... (*A Léveillé, qui se tenait à l'égard.*) Mais toi, mon brave Léveillé, quelle nouvelle du dépôt du quartier-maître?

LÉVEILLÉ (*saluant*).—Tout à fait bonnes, mon capitaine; vos ordres vont être remplis d'un bout à l'autre... et l'on vous expédiera, demain au matin, tout ce que vous avez demandé. Et voici une lettre de M. le marquis de Montcalm...

GASTON (*lisant. A part*).—“Votre brave conduite de la nuit dernière, mérite une belle récompense... A la première revue, vous monterez à un grade supérieur et je vous donnerai la médaille d'honneur; j'en ferai autant pour votre digne ami le chevalier d'Arramonde... Faites bonne garde et avertissez-moi des mouvements du général anglais... A moins d'une trahison, je ne pense pas que le général Wolfe réussisse à prendre Québec... ”

“ Bien à vous,

Montcalm... ”

JEAN (*allant à Gaston*).—Vivent Dieu et le marquis de Montcalm!... (*Ils s'embrassent.*) Combattons et mourons ensemble.

GASTON.—Oui! pour la France et notre nouveau pays!.. Mais ce n'est pas tout, il y a un *post-scriptum* dans la lettre écoutez: " J'ai recommandé le vaillant courrier Frank Renaud au général Lévis, comme sergent d'ordonnance et vous donnerez à votre brave écuyer, Léveillé, la médaille d'honneur, avec le grade que vous jugerez à propos dans votre compagnie "...

FRANK.—J'ai ma lettre de recommandation dans ma poche et je vous quitte avec joie pour courir à mon poste et revoir, vous savez, ma bonne femme qui sera fière et heureuse de me revoir, croyez-moi.

JEAN.—Eh bien! sans-dédi, mes félicitations, nous nous reverrons sur le champ d'honneur, et dites au général de Lévis qu'il ne tarde pas de venir au secours de Québec...

FRANK.—Je n'y manquerai pas. Adieu, mes bons amis. (*Ils se serrent la main, et Frank sort.*)...

14e SCÈNE

GASTON, JEAN, PÈRE ANDRÉ ET LÉVEILLÉ.

GASTON.—Es-tu content, mon brave Léveillé?

LÉVEILLÉ.—Certes oui: mais vous avez oublié une chose dans votre ordre.

GASTON.—Quoi donc?...

LÉVEILLÉ.—Mille bombes! C'est une tonne de champagne pour fêter toutes ces promotions!... (*Rire de tous.*)

GASTON.—Ah bah! à la prochaine nous en demanderons deux...

P. ANDRÉ (*à Gaston*).—Je parie que vous aurez tout ce que vous voudrez des intendants, et qu'il n'y a pas à craindre de trahison...

Nous arrivons au mois d'octobre; encore quelques semaines, et le froid, la neige et les glaces vont nous délivrer de la présence des Anglais. La terre du Canada est fertile et bénie de Dieu. Que manque-t-il pour la faire rendre des trésors? Des bras capables de la travailler. Mais la guerre une fois terminée, tout le monde va se mettre à l'œuvre. On défrichera les prairies immenses arrosées par le Saint-Laurent, on percera des routes dans les grands bois: des chantiers de construction s'élèveront de tous côtés pour tirer parti des richesses incalculables contenues dans ces vieilles forêts. (*Jean et Gaston se regardent.*) Grâce aux bienfaits d'une longue paix, la Nouvelle-France deviendra une terre promise, où tout poussera dur et serré comme dans le paradis terrestre... (*Fusillade dans le lointain.*)

GASTON.—Ce sont les éclaireurs... On attaque peut-être les avant-postes... Allons vite...

JEAN.—Sans-dédi. Allons voir si cette fois les Anglais seront plus adroits.

LÉVEILLÉ.—Ah! mordine, je vais leur faire sentir encore une fois l'effet de ma coulevrine.

(*Gaston, Jean et Léveillé prennent leurs armes et sortent.*)

15e SCÈNE

LE PÈRE ANDRÉ, *seul.*

P. ANDRÉ (*priant en élevant les mains*).—O Seigneur, Dieu des armées, protégez ces jeunes guer-

riers, détournez les complots des ennemis de ce pays, et sauvez la Nouvelle-France de la domination étrangère...

(*La prière du missionnaire à volonté.—Bruit de pas au dehors.*)

16e SCÈNE

LE PÈRE ANDRÉ ET DAVID (*entrant vivement*).

DAVID.—Ah! révérend Père, tout est perdu!... Les Anglais avaient déjà débarqué la nuit dernière à deux endroits différents de Sillery et ayant connu par l'infâme Varin, le sentier des trappeurs, ils sont montés dans la plaine, d'où ils s'avancent rapidement vers notre poste... Je cours prévenir M. de Montcalm.

P. ANDRÉ (*se jetant à genoux*).—Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu!... Puisque vous voulez que la trahison réussisse pour un temps et que l'Anglais triomphe, j'adore vos décrets et je respecte vos desseins impénétrables... Ayez du moins pitié de nous et sauvez ce pauvre peuple canadien de la ruine et du pillage... (*Fusillade au loin.*)
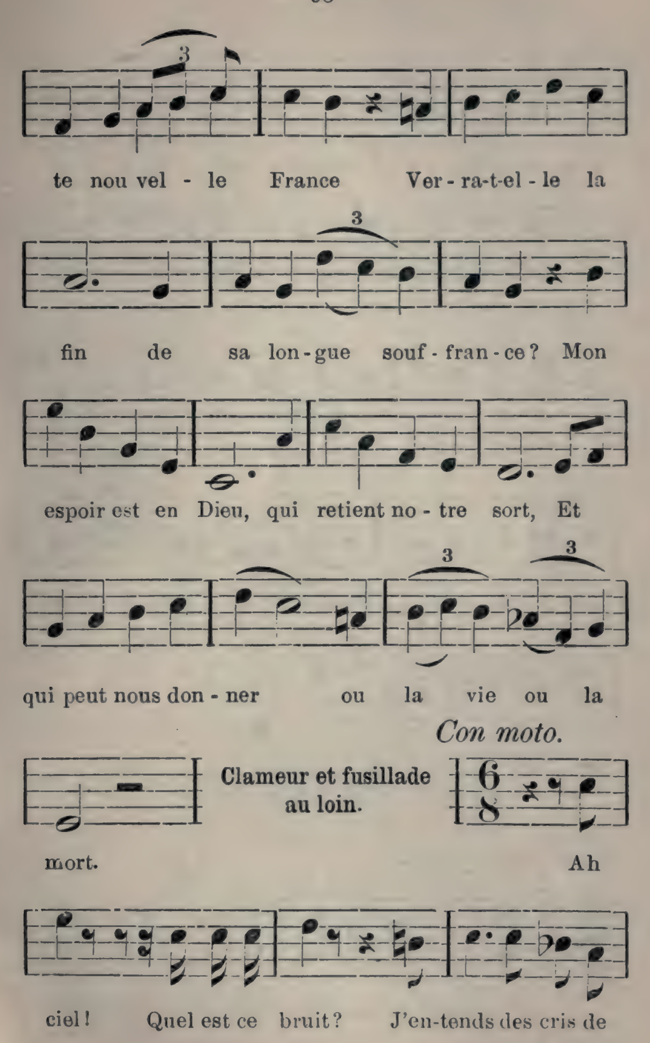
17e SCÈNE

RÉCITATIF ET PRIÈRE DU PÈRE ANDRÉ.

17e scène du 5e acte.

Récitatif.




te nou vel - le France Ver - ra-t-el - le la
fin de sa lon - gue souf - fran - ce ? Mon
espoir est en Dieu, qui retient no - tre sort, Et
qui peut nous don - ner ou la vie ou la
Con moto.
mort.
Clameur et fusillade au loin.
Ah
ciel ! Quel est ce bruit ? J'en-tends des cris de

acc.

guer - re. Mal - heur ! l'An-glais mau - dit A

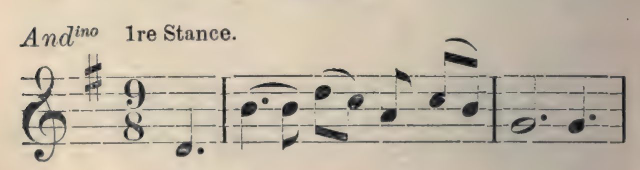
mis le pied à ter - re ! Tra-hi-son !

Tra-hi-son ! Dé - jà l'ar - mée an - glai - se A
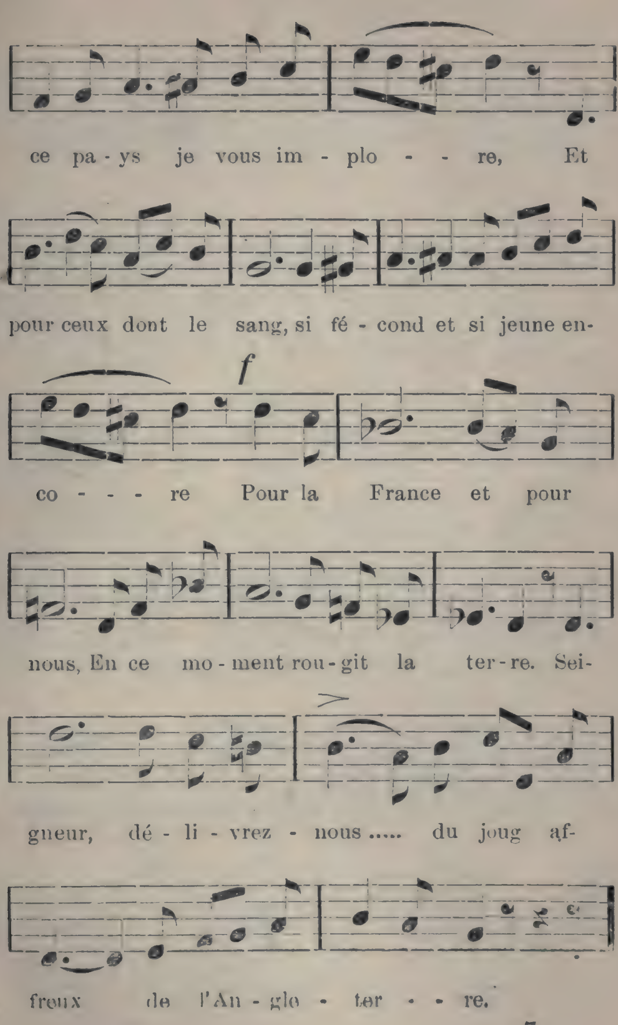
fait ir - rup - ti - on...... du bord de la fa-

lai - se !

PRIÈRE.



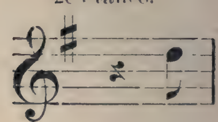
Sei - gneur Dieu tout-puis - sant, Pour


ce pa - ys je vous im - plo - - re, Et
pour ceux dont le sang, si fé - cond et si jeune en-
co - - - re Pour la France et pour
nous, En ce mo - ment rou - git la ter - re. Sei-
gneur, dé - li - vrez - nous ..... du joug af-
freux de l'An - gle - ter - - re.

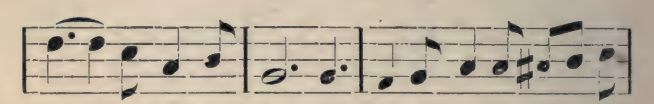
Fanfare et fusillade.

Le Père tombant à genoux.

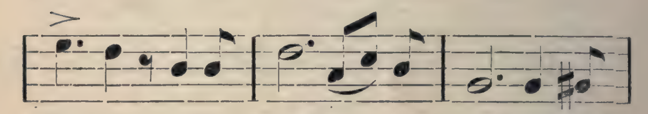
2e Stance.



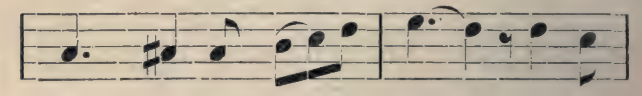
Je



tombe à deux genoux ! Soient fai-tes tes vo - lon - tés



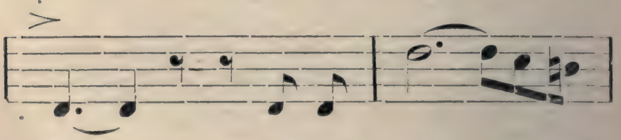
sain-tes, Sur la France et sur nous, sou - mis,



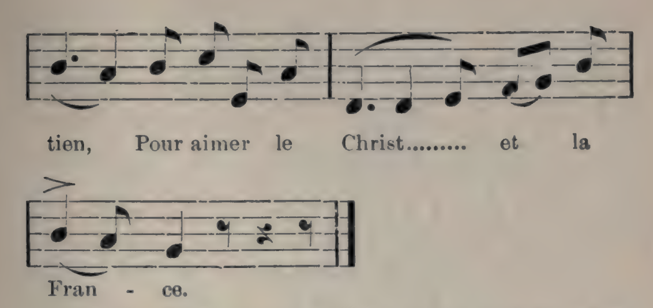
je — ces - se - rai mes plaintes : Mais que



le Ca - na - da Trouve tou-jours dans ta puis-



san - ce...... Son ap - pui, son sou-



LE PÈRE ANDRÉ ET GASTON (*le visage noirci et les habits déchirés*).

P. ANDRÉ.—Ah! M. le baron... c'est donc tristement vrai?

GASTON.—Ah! P. André, nous avons été trahis par ce misérable Varin... Le passage du Foulon était impraticable et nous ne pouvions pas imaginer que les Anglais pouvaient être informés d'un autre sentier conduisant aux plaines d'Abraham. Ils ont attaqué au nombre de 5,000 nos avant-postes... Je me replie sur Québec, tout en opposant la plus vive résistance.

P. ANDRÉ.—David vient de partir pour prévenir M. de Montcalm.

GASTON.—Alors tout n'est pas perdu peut-être... Adieu, révérend Père, priez pour nous. La bataille qui va s'engager sera terrible et décisive... (*Il sort.*)

18e SCÈNE

PÈRE ANDRÉ ET DERVIEUX (*entrant*).

P. ANDRÉ.—Ah! pauvre père Dervieux, vous êtes donc une des premières victimes de la prise de Québec par les Anglais?...

Dervieux.—Hélas, oui! révérend Père, vous savez que notre ferme sur la plaine est tout proche du sentier qui conduit à la grotte des trappeurs. David, en arrivant chez nous, a reconnu que les Anglais étaient déjà rendus sur les plaines... Nous n'avons eu que juste le temps de nous échapper pour ne pas être faits prisonniers... Mais notre ferme est ruinée. Ah! mon Père, j'ai vécu trop vieux. (*Il va se jeter sur le lit de camp en pleurant.*)

P. André.—Allons, pauvre vieux, ne perdons pas courage... Qui sait si M. de Montcalm, averti à temps, ne battra pas les Anglais encore une fois et ne sauvera pas le pays?

P. Dervieux.—Que Dieu vous entende!...

P. André.—Le devoir m'appelle au champ de bataille... Vous pouvez rester ici sans crainte, car cette cabane n'est pas sur la route que tiendront les Anglais. (*En sortant, il voit venir Ouinipeg, le chef des Abénaquis, et son jeune fils.*)

19e SCÈNE

PÈRE ANDRÉ, OUINIPEG, OUAMI ET PÈRE DERVIEUX.

P. André.—Quoi! C'est bien vous, Ouinipeg, et votre fils Ouami? Que vient donc chercher ici mon ami l'Aigle-Noir?...

Ouinipeg.—Oh! Père blanc, l'Aigle-Noir avait vu de loin les Anglais sortir de terre, comme des taupes sournoises, ou des fourmis affamées... Il a compris tout de suite qu'il fallait à tout prix retarder leur marche vers la ville pour donner le temps au grand Onontio français de ranger son armée en bataille... Ayant appris par le commandant St-Preux que tu étais ici, je suis accouru vers toi, pour que tu

me bénisses, moi et mon fils Ouami, avant que je meure... Car avec mes cinquante Abénaquis, je veux montrer à ces perfides Anglais ce que peuvent faire des guerriers peaux-rouges qui n'ont pas peur de la mort...

P. ANDRÉ.—Ah!... mon fils l'Aigle-Noir est un grand guerrier au cœur noble et généreux: Dieu, du haut du ciel, va voir avec plaisir le grand dévouement du chef des Abénaquis pour la cause des enfants du Canada. (*Ouinipeg et son fils à genoux.*)...

Que Dieu vous bénisse donc toi et ton jeune fils, qu'il vous accorde à tous le ciel en récompense d'une aussi belle action... (*Ouinipeg et son fils se relevant*

OUINIPEG.—Merci! mon cher Père... Maintenant, cher Ouami, courons combattre ensemble sur le champ d'honneur pour vaincre ou mourir en criant: "Vive le grand Ononthio!" (*Ouami répète.*) "Que Dieu sauve le Canada!!... (Bis.) *On entend en dehors la musique militaire, des trompettes et la marche cadencée des troupes... ou encore la cornemuse écossaise.*) (*)

FIN DU 5e ACTE.

(*Avec les deux tableaux vivants qui suivent.*)

(*) Demandez le numéro 162 du catalogue des records du Gram-o-phone E. Berliner, bureau, No 2315, rue Sainte-Catherine, Montréal. Agent pour le comté de Nicolet: E. Châtillon, Nicolet. Dans ce numéro 162, "The Battlefield" (le champ de bataille) — une reproduction fidèle — on entend les appels de bugle, le commandement des officiers, le bruit de la mousqueterie, le roulement des tambours, et enfin le jeu si émouvant des cornemuses écossaises à distance. Prix, 50 cents.

Le prix du Gram-o-phone Berliner est de $15.00, comprenant trois records et 200 aiguilles.

1er TABLEAU VIVANT

Mort de Wolfe.

La scène représente un champ de bataille. — Au pied d'un arbre est assis le général Wolfe, entouré de son état major. — Le colonel Garsley, major Hanson et Ward.

GARSLEY.—Ils fuient !

WOLFE (*se redressant*).—Qui ?

GARSLEY.—Les Français !

WOLFE.—Je meurs content. (*Il meurt soutenu par le colonel Garsley.*) (*Feu de Bengale.*)

2e TABLEAU VIVANT

Mort de Montcalm.

La nef de la chapelle des Ursulines à Québec.

Sur un faisceau de fusils entrelacés, ou sur un tréteau Montcalm est étendu dans les plis d'un large manteau Autour de lui, le Père André, un chirurgien, d'Arramonde, Saint-Preux, David Hertel, le colonel Garsley.

LE CHIRURGIEN.—Général... encore quelques instants... et...

MONTCALM.—Tant mieux... tant mieux!... Je ne verrai pas, du moins, le triomphe de l'Anglais dans Québec... (*Tous pleurent.*)

GARSLEY (*s'approchant*). — Avez-vous, général, quelques ordres à donner?

MONTCALM.—Des ordres?... Non, monsieur, je n'ai plus à commander ici... Je vous prie seulement, je vous supplie de ménager l'honneur de la France... Vous direz au général Wolfe que je fus toujours le père des Canadiens, qu'il soit leur protecteur...

GASTON.—On dit que le général Wolfe a été blessé à mort...

Montcalm.—Lui aussi!... Plus heureux que moi, il voit en mourant le triomphe de son pays... Ma consolation est d'avoir été vaincu par un ennemi aussi brave... Mes bons amis, mes enfants, respectez les nouveaux maîtres du Canada; mais, je vous en prie, n'oubliez jamais la France. (*Il tend la main que les officiers baisent à genoux.*) (*Au Père André.*) Mon révérend Père, vous direz aux Canadiens que je les ai aimés jusqu'à mon dernier moment, et que je suis heureux de mourir pour eux... (*Prenant les mains de Jean et de Gaston.*)... Mes bons amis, si vous retournez en France, vous direz au roi Louis XV que j'ai tenu ma promesse de sauver la colonie ou de périr... Vous le voyez... Je meurs sous les ruines de la Nouvelle-France... (*Quelques instants de silence... Il paraît s'affaisser.*) (*Tous s n! à genoux, le Père André levant les mains au ciel.*)

LE CHIRURGIEN.—Messieurs, ce grand cœur a cessé de battre...

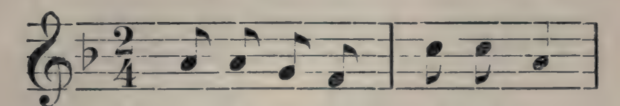
(*Feu de Bengale.*)

FIN.

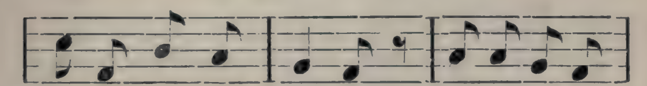
La musique des trois chants nouveaux de ce drame est de O. H. CHATILLON, et la poésie, de M. L. MORIN.

C'EST LE GRAND-PERE NOÉ.

(Chansonnette.)



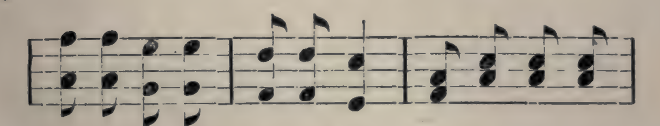
1er : C'est le grand-pè - re No - é,
2e : Quand la mer Rouge ap - pa - rut
3e : Prends ton verre et moi le mien



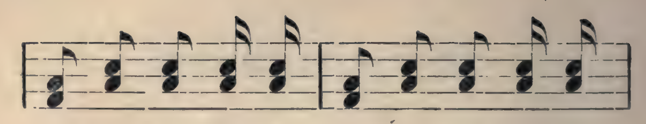
Pa - tri - ar - che di - gne. Dieu nous l'avait
A la trou - pe noi - re, Tout d'abord on
A - mis, il faut boi - re. C'est dans un fla-



con - ser - vé pour plan - ter la vi - gne.
a - vait cru qu'il fal - lait la boi - re.
con de vin qu'on trou - ve la gloi - re.



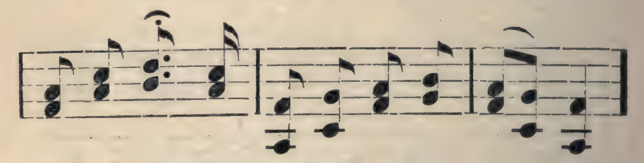
Il se fit faire un ba - teau pour se pré - ser -
Mais Mo - ï - se, bien plus fin, Dit : ce - la n'est
A ta san-té, Ni - cho - las, Tu boi - ras ou



ver de l'eau, Ce fut son, son, son, Ce fut
pas du vin. Il la pas, pas, pas, Il la
tu crèv'- ra. Je bois du, du, du, Je bois



re, re, re, Ce fut son, Ce fut re, Ce fut
sa, sa, sa, Il la pas, Il la sa, Il la
du bout, bout, Je bois du bout du bras, Je bois



son re - fu - ge Pen - dant le dé - lu - ge.
pas - sa tou - te sans en boire un' gout - te.
du bras gau - che, C'est ça qui m'ré - chauf - fe.
